LE HAUT-BREIL

Pierre YVARD

LE HAUT-BREIL

Pierre YVARD

« La Chesnaie »

La Chapelle sur Erdre

2000-2001

A nos enfants et petits enfants …

« Une vie racontée est une vie sauvée. »

Danièle Sallenave

L'enfance est un grand livre d'images dont les pages sont détachées. Certaines ont été emportées au fil du temps et d'autres sont présentes, prêtes à ressurgir et à s'imposer au gré des humeurs et des circonstances. On ne raconte pas son enfance, on ne peut qu'évoquer les images fugitives imbriquées dans le désordre mouvant des souvenirs. Raconter ou écrire, c'est reconstruire et introduire un développement rationnel et parfaitement linéaire; c'est encore restituer une chronologie dans un mécanisme subtil et incontrôlé qui échappe au temps. Aucune véritable autobiographie ne saurait retracer les multiples sensations, les découvertes étonnantes, la géographie particulière, les moments privilégiés des premières années qui sont enfouis dans le patrimoine des souvenirs. Ils appartiennent au passé mais nourrissent le présent. Ils peuvent être rattachés à des anecdotes ou des événement précis et parfois datés, mais surgissent confusément pour déterminer, souvent sans qu'il y ait conscience totale de leur influence, les choix qui définissent l'instant et construisent l'avenir. L'enfance marque de son empreinte une vaste fresque aux formes et aux couleurs diversifiées; mais l'empreinte ne se laisse pas découvrir aisément. Elle préside à la fusion qui s'opère, sorte d'absorption parfaite dans le tableau inachevé que représente une vie.

Première partie

I

Un matin au réveil. Les claquements secs du moteur d'une machine parviennent jusqu'à la chambre. La ferme est déjà réveillée, c'est le monde entier qui s'anime, univers rassurant à l'intérieur de ses limites, mais inquiétant dans l'au-delà qu'il faudra bien découvrir. La grande cour est balayée les dimanches matins lorsque le temps sec s'est installé, mais c'est le râclement régulier des rabots dans les périodes pluvieuses qui résonne longtemps après et se grave dans la mémoire. Un passage boueux coupe la cour en deux à partir de l'étable. Le troupeau de vaches l'emprunte chaque jour pour aller dans le Champ du Cheval ou dans les Rigaudières. Les Rigaudières , c'est si loin! c'est le bout du monde où l'on ne va jamais jouer. Le Champ du Cheval, au contraire, voilà un lieu connu! C'est le chemin vers la mare où l'on va pêcher les poissons rouges. L'onde à la surface de l'eau, le reflet des chênes, le silence du lieu, tout contribue à imprimer le tableau dans l'esprit pourtant concentré sur le bouchon qui s'enfonce soudain. Le plaisir de ferrer et de palper le poisson qui frétille et va rejoindre ceux qui nagent dans le seau, s'ajoute au bonheur simple du plein-air. Mais la fête est totale lorsqu'on change de ligne et que l'on prend une gaule rudimentaire avec une ficelle et un hameçon masqué grossièrement par un chiffon rouge; c'est la fête à la grenouille ... On traverse aussi le champ qui descend de la mare jusqu'à la rivière. On peut y passer des heures à attraper les écrevisses cachées sous les grosses pierres ou à pêcher les goujons. Le retour à la ferme avec la friture n'est pas toujours accueilli avec plaisir. Qui peut en manger tous les jours? Ecailler et vider les plus gros est toujours une découverte: le contact avec les viscères et la froide sensation au toucher n'évoquent en rien la mort, mais la vie et la nature.

Les jeux au milieu des animaux n'obéissent à aucune règle et laissent libre cours à l'imagination. Se cacher dans l'étable aux veaux ou dans l'étable aux vaches, c'est entrer dans le monde tiède et l'odeur douçâtre du foin et des litières. Jamais on ne joue dans l'écurie. La langue rugueuse des petits veaux et la suscion humide sur les doigts, constituent un amusement auquel on se laisse aller pour le simple plaisir de la sensation qu'elles produisent. Les chevaux de traits font peur et le charretier veille presque jalousement sur les cinq bêtes que l'on entend manger le foin lorsqu'on passe près de la porte. Pensez à l'étonnement aussi de découvrir cette espèce de combat rituel qui se déroule une ou deux fois par an, lorsque l'étalonnier passe à la ferme pour les saillies. L'écume qui sort des naseaux, les entraves et la saillie elle-même, gigantesque. Un peu moins impressionnante est la saillie des vaches par le taureau, maintenu par son anneau dans le nez et le bois que le vacher tient ferme pour garder sa distance, mais pas question de s'approcher! De tels spectacles se regardent de loin et font partie du cours naturel des choses .

Entrer dans la basse-cour, c'est jeter la menace et la peur sur toute la volaille, les canes et les canards. Les poules, la tête tendue en avant, se précipitent vers un refuge dont elles ne semblent avoir aucune connaissance, tant la course est folle. Les canes et les canards partent en se dandinant et leur allure pataude les font ressembler à des clowns dans ce cirque bien à nous. Un jour, de gros nuages noirs et une atmosphère d'orage pèsent sur la ferme. Il va pleuvoir. Même les objets et les plantes le sentent et il monte un parfum particulier qui stimule, énerve et retient à l'extérieur. D'un seul coup, toutes les poules se mettent à courir et, cette fois, convergent vers le poulailler. Elles ont senti la pluie avant que les premières larges gouttes ne viennent s'écraser sur le sol poussiéreux, dégageant une odeur indéfinissable qui disparaît sous l'averse maintenant bien installée. A l'abri,

La veille des battages, c'est le grand nettoyage de la ferme. Tout le monde se regroupe dans la cour et autour des bâtiments pour balayer, changer les litières, épousseter, ranger les machines et les outils, préparer le tour du hangar et bien dégager le grenier à grains. Même la maison subit une métamorphose. La salle à manger, d'habitude sommeillante et sombre, ne servant qu'aux grandes occasions, s'expose aujourd'hui dans la lumière. Les volets sont ouverts et les fenêtres laissent entrer le grand jour. Les pas feutrés des jours ordinaires ont fait place aux claquements secs des sabots sur le carrelage qu'on lessive. La table familiale est démontée et emportée avec ses chaises dans une remise où, pendant deux jours, elles seront recouvertes d'une bâche verte. Ce n'est pas, en effet, un repas de famille qui se prépare, mais un festin qui s'étalera sur plusieurs services. *Le Haut-Breil* va devenir, pour un temps très court, le haut-lieu du village. Il entre dans la compétition non officielle, mais traditionnellement implicite, de la meilleure ferme, celle qui sera la plus belle et la mieux organisée, celle qui aura les patrons les plus généreux et les plus "causants", celle enfin qui aura le plus beau blé mais aussi - et surtout, peut-être - celle qui aura le mieux garni sa table et rempli tous les verres. Les jours de travail les plus durs se perçoivent alors comme une fête, la fête de l'année! Chaque ferme voisine contribue en envoyant une "bonne" ou un ou deux "gars" qu'il faudra "rendre" pour le même rituel. C'est ainsi que les battages, de ferme en ferme, deviennent une période de vie communautaire idéale, expression d'une culture rurale que personne alors n'aurait imaginé voir disparaître si vite. Les joies de l'été, dans la chaleur empoussiérée des batteuses avec leurs chaudières rutilantes et l'activité des batteurs, des mécaniciens, des porteurs de sacs au prestige incontesté, des porteurs de gerbes....sont encore vivantes dans le monde des souvenirs, sortes d'images d'Epinal que les générations qui suivent regardent avec un sourire où se mêlent une incompréhension attendrie et la conviction de vivre dans un monde meilleur.

C'est vrai qu'elles étaient dures les "batteries", mais quelle récompense de laisser couler l'eau de la pompe sur le dos, le cou, les bras, après l'effort! Comme il est raffraîchissant le cidre servi en permanence! Quant aux repas, ils étaient la fierté des femmes tant affairées dans la cuisine pendant des heures et des journées. Ils constituaient la preuve de leur savoir-faire, de leur talents particuliers. Ils étaient leur domaine et, donc, prouvaient leur rôle et leur identité.

Oublié le difficile acheminement de la chaudière par des chemins souvent trop étroits et caillouteux. Oubliés les incidents de courroies qui sautent. Oubliés le poids des sacs de grains qu'il faut monter jusqu'au grenier par de raides échelles ou des escaliers trop étroits. Oubliés les tours de reins, les muscles fatigués et la poussière avalée ... La ferme est vivante et le blé s'entasse.

Les images d'automne et d'hiver sont associées à des odeurs humides: la pomme écrasée, le tas de marc, le moût qui sort des presses, le cidre enfin, plus ou moins trouble, mais si sucré! On chasse les nuées de moineaux et de sansonnets attirés par cette abondance de nourriture, depuis les tas de pommes dans la grande cour, derrière la cidrerie, jusqu'aux monceaux de pulpes nourrissantes, à ciel ouvert et à portée d'ailes, dans le champ tout proche. Il est amusant de monter dans les wagonnets qui reviennent à vide et descendent la pente légère jusqu'aux presses où les paquets rectangulaires enveloppés dans la toile de jute sont ouverts et vidés de leur contenu brunâtre dont l'odeur est plus âcre ... Dans une autre partie de cet univers si propice aux découvertes de toutes sortes, l'eau de vie et le calvados se fabriquent par la magie des alambics: souvenirs visuels de cuivres rutilants, d'éprouvettes et d'appareils de mesure, de tonneaux bien alignés, mais aussi parfums subtils où se mêlent l'odeur solide du chêne et la fragrance si particulière des alcools ...On travaille dur à la cidrerie, même la nuit à la période des pommes. Les essieux des charrettes et des tombereaux grincent et craquent tant la charge est lourde. Les fermiers arrivent pour la pesée et le déchargement de toutes ces pommes déversées dans un roulement d'abord ralenti, puis plus rapide, plus sourd, et qui cesse d'un seul coup en même temps que les chevaux s'ébrouent, sentant que l'effort est terminé...Dehors, dans les cours et les champs, le froid paralyse la vie, la nature se replie

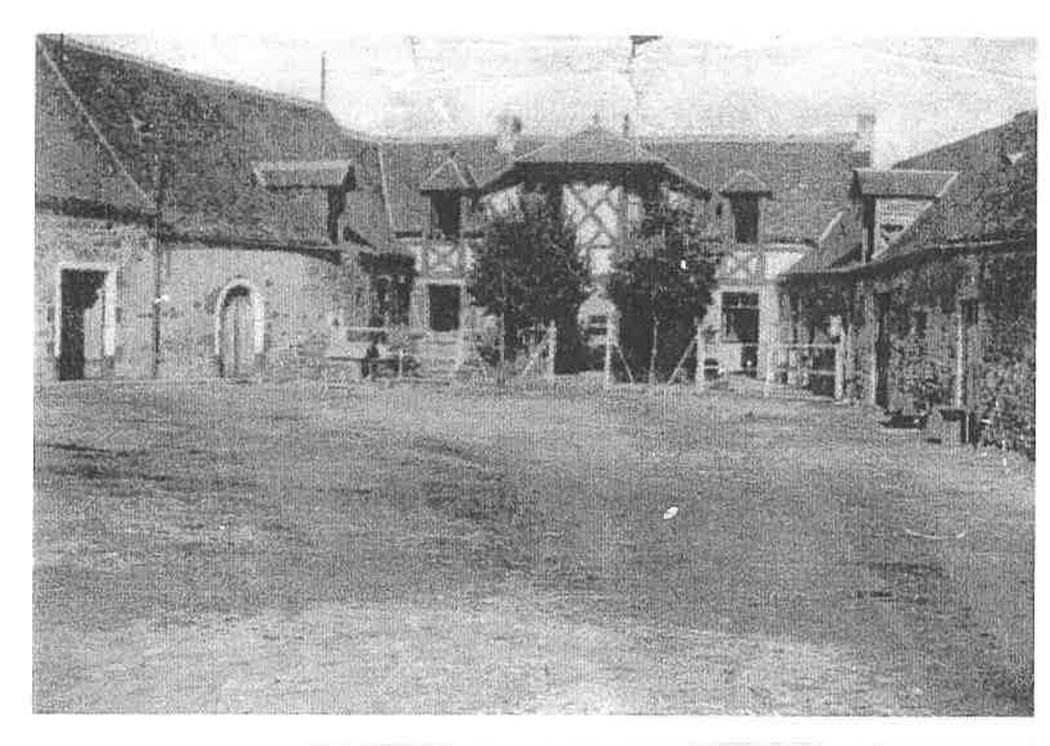
« LE HAUT-BREIL »



-1919-

Jules Yvard (uniforme du Collège de Mamers) — Grand'mère Yvard (en coiffe) — Grand père Yvard (carriole)

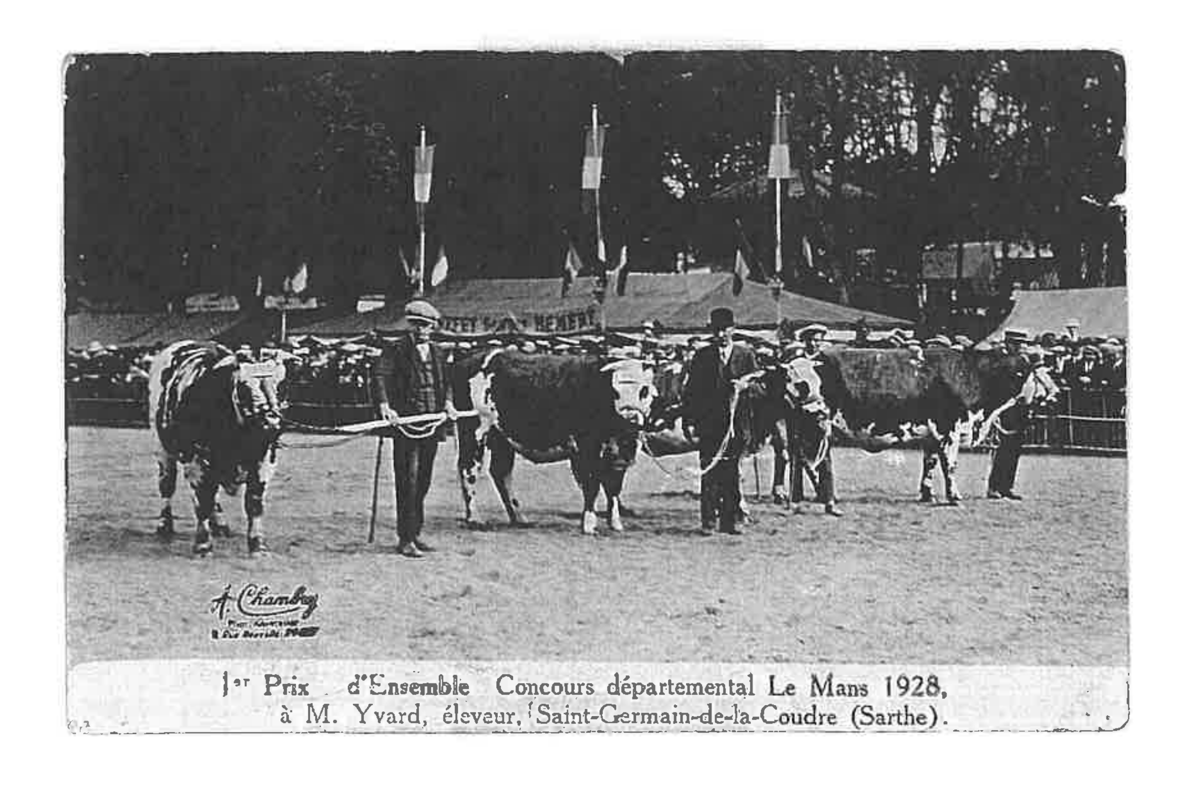
(soldats russes à la ferme après la guerre 1914-18.)



-1953-

La rénovation date du début des années 1930.





1er Prix d'Ensemble Concours départemental Le Mans 1928,
à M. Yvard, éleveur, Saint-Germain-de-la-Coudre (Sarthe).



Saint Germain de la Coudre

(devenu Saint Germain-sur-Sarthe)

St-GERMAIN-de-la-COUDRE (Sarthe). - La Place principale

ion A. Jardin, Beaumont-sur-Sarthe

II

J'avais six ans lorsque je suis allé à l'école pour la première fois. Nous avions trois kilomètres à faire, par tous les temps, et pas question de transport en voiture ! Nous ne nous plaignions pas, c'était la tradition à la campagne : aller à l'école à pied faisait partie de la vie et il ne venait pas à l'idée de remettre en cause les usages auxquels les parents s'étaient pliés en leur temps. Nous étions même contents de notre sort. Le chemin vers l'école était une aventure, une histoire entre camarades de classe partageant les mêmes intérêts liés aux découvertes en chemin. A cette époque, en 1940, rien n'était goudronné en dehors des deux « grand'routes » : Alençon - Le Mans et Mamers - Fresnay. Nous rencontrions souvent le cantonnier qui rebouchait tant bien que mal les trous entre Fyé et Saint-Germain, à partir de la ferme du Haut-Breil qui était la limite entre les deux communes, et il y avait toujours un tas de cailloux en réserve sur les bas-côtés, tous les cinq cents mètres environ. Nous partions tous les quatre, avec mes frères Michel et Jules, et ma sœur Jacqueline, mais à chaque ferme s'ajoutaient les autres enfants si bien qu'après trois kilomètres, nous étions plus d'une dizaine à arriver ensemble dans le bourg .

On pouvait couper à travers des chemins creux bordés de coudriers – Saint-Germain s'appelait encore Saint-Germain de la Coudre à l'époque – et les aventures ne manquaient pas, toutes avec leur charge d'expériences formatrices dont nous ne pouvions soupçonner la teneur. Les récits d'enfance à la campagne relatent tous ces plaisirs, marcher dans les flaques d'eau et les feuilles, lutter contre le vent, le froid ou la neige, s'arrêter pécher les écrevisses dans le ruisseau, dénicher les nids, attraper des animaux de toutes sortes ... Nous avions une prédilection pour les insectes, comme les criquets ou les hannetons que nous faisions se battre et que nous attelions à des boîtes d'allumettes en guise de chariots. Nous pouvions même être payés par la mairie lorsque nous réussissions à rapporter des œufs de corbeaux, car ils étaient en trop grand nombre et ces volées d'oiseaux noirs s'abattaient sur les semailles dès l'automne. Nous n'avions aucune conscience de la guerre; d'ailleurs, les activités agricoles continuaient comme avant. Lorsque nous traversions au-dessus du ruisseau proche du pont de chemin de fer, juste avant le cimetière, notre groupe pouvait échanger quelques mots avec les femmes qui s'étaient rendues au lavoir: battoirs, eau savonneuse, rires, tout le monde se connaissait. A la saison, en ce même endroit, le chanvre récolté était mis à rouir et à sécher, les hommes travaillaient dans l'eau pour l'étendre en plaques minces ou le retirer, avant de l'étaler sur la rive. Je sens encore l'odeur forte et âcre de ce chanvre qui allait être ensuite livré à Beaumont pour y être traité et transformé en toiles ou en ficelles. Mais tout n'était pas idyllique, même si, dans les souvenirs, surgissent d'abord des anecdotes qui, enrichies et embellies, viennent nourrir un sentiment de nostalgie. Je revois mes mains couvertes d'engelures, en dépit des marrons chauds que nous gardions dans nos poches pour aller à l'école. La sensation de mes pieds serrés dans des galoches à semelles de bois qu'il fallait « reclouter » plusieurs fois par semaine, n'est pas oubliée non plus . Et que dire de la peur que j'avais de m'envoler et d'être emporté par gros temps ! Je peux sentir, lorsque j'écris ces

changé depuis le début du siècle. Les parents avaient été dans la même classe et il semblait alors que rien ne pouvait altérer l'état des choses dans ce village de quelque trois cents habitants. J'ai sous les yeux une photo de la classe qui date de 1941 : Monsieur Vieillepeau est moins grand que je ne le croyais alors, mais il garde son visage enjoué, ses yeux vifs, sa petite moustache, son front dégagé, sa raie impeccable et son air de bonté que je sentais déjà autrefois. Nous sommes trente-huit sur cette photo, de sept à quatorze ou quinze ans. Je suis coincé au deuxième rang, l'air sérieux et fragile au milieu de garçons dont je me rappelle presque tous les noms alors que je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Combien sont restés à la terre ? Avaient-ils été préparés aux bouleversements qui allaient changer la vie dans les années soixante ? Je sais que certains sont morts, déjà. Cette photo, finalement est partiellement une énigme, l'énigme des vies individuelles et du temps qui passe. Et pourtant, nous sommes figés là dans un instant préservé pour toujours, à un moment où les personnalités se forgent sans que nous en ayons conscience.

Le territoire entre la ferme et l'école nous était totalement familier mais, pour moi, il comportait des zones bien connues et hospitalières et des zones obscures et inquiétantes. Pourquoi, je n'en sais rien encore aujourd'hui. Jusqu'au Bas-Bray, chez « la Tante », il y avait sept cents mètres où l'on se sentait chez nous, entre les haies bordant les champs de la famille. Nous traversions ensuite la route de La Hutte à Fresnay pour aller vers le passage à niveau de la ligne Mamers-Fresnay et la ferme de la Bellandière.

C'était toujours une zone agréable : à l'automne on marchait dans le milieu de la route sur les feuilles bruissantes. On aimait traîner les pieds, ramasser les noisettes, jeter des pierres du haut du petit pont et, au printemps ramasser les chatons jaunes et cotonneux qui pendaient au-dessus de nous. Je revois la voûte de branches en berceau et toute la végétation luxuriante aujourd'hui disparue, les coucous sur les talus au bord des fossés, les primevères et les coquelicots presque dans les cailloux de la route. Les chemins creux ont été victimes du remembrement et maintenant, de grandes étendues ont remplacé les petits prés entourés de haies, on voit même le clocher de Saint-Germain depuis la maison du garde-barrière ! On ne passe plus d'un lieu à l'autre, chacun avec ses particularités, ses personnages, on traverse un espace anonyme que rien ne permet plus de vraiment reconnaître.

A la Bellandière, notre passage était toujours salué par les aboiements des chiens qui se précipitaient vers nous et nous accompagnaient sur quelques dizaines de mètres. La Bellandière faisait aussi partie des lieux que j'aimais. Toute la classe avait été reçue par les fermiers une journée entière, pour aller ramasser les doryphores dans la récolte de pommes de terre ; la sensation du contact collant de ces insectes est toujours vive et reste mêlée à l'odeur un peu âcre qu'ils dégageaient toujours. Les classes étaient réquisitionnées dans ces cas là, mais nous aimions quitter l'école et aller en plein air découvrir encore davantage cette nature dans laquelle nous nous sentions si bien insérés. Les moments du pique-nique à l'ombre des arbres près du hangar et de la visite dans la grande cuisine, pour un verre à la fin de la journée, étaient des instants de joie simple et intense.

Après la Bellandière s'ouvrait un univers qui m'a toujours semblé infini, correspondant à une traversée en milieu inconnu. Les champs étaient plus vastes jusqu'au carrefour où, délaissant la route de Fresnay à droite, nous empruntions, à gauche, la dernière portion d'un kilomètre et demi qui nous menait au bourg. Il fallait atteindre les virages bordés de grands arbres, juste avant la rivière et le pont de chemin de fer, pour retrouver des habitations. Mais même là, les gens étaient moins connus, plus inquiétants, je préférais marcher vite, sans savoir pourquoi. Le pont et la rivière me ramenaient toujours à plus de

travail au moment de la moisson ou de la lessive qu'on emmenait une fois par semaine jusqu'au lavoir de la rivière.

La guerre, entre 1940 et 1942, ne s'inscrit dans mes souvenirs qu'à travers la venue à la ferme de soldats anglais, si grands et si exceptionnels dans leurs uniformes ornés de décorations qui me semblaient en or. L'un d'eux, Monsieur Potter, me prenait sur ses genoux souvent et j'écoutais la musicalité de la langue anglaise. Seul, mon père entretenait la conversation dans un anglais qu'il avait appris tout seul et lui permettait de se « débrouiller », une fois que l'interlocuteur avait saisi la prononciation, l'intonation et l'accent résolument français qu'accompagnait, je m'en rendis compte plus tard, des constructions de phrases plutôt originales. Mais il reste que mon père pouvait parler sans arrêt, sans hésitations, avec ces anglais. J'en étais fasciné … Cela a-t-il contribué à mon choix, environ quinze ans plus tard, de l'anglais comme sujet d'étude pour mon futur métier ? Toujours est-il que ces relations amicales avec la famille Potter à Coulsdon dans le Surrey durent encore aujourd'hui, bien que mon père, ma mère, Monsieur Potter et sa femme soient morts depuis longtemps déjà.

Je pourrais encore évoquer beaucoup de détails sur ces deux années à la campagne, mais ils rejoindraient tous les ouvrages écrits sur cette période et qui décrivent, avec une nostalgie parfois appuyée, des enfances dans une France qui ne savait pas encore qu'elle vivait la fin d'une longue époque. D'ailleurs, à la rentrée suivante, je devais aller pensionnaire à l'école Saint Joseph à Fresnay-sur-Sarthe, avec mes frères. Ma sœur, elle, allait aussi être pensionnaire à l'école Notre-Dame, juste à côté. Une nouvelle vie commence et je n'ai que huit ans.



~ Ecole de SAINT GERMAIN DE LA COUDRE ~

SARTHE

1941 - 42

- 3e rang : 3e en partant de la gauche = Michel
- 2e rang : 5e en partant de la gauche = Pierre
  Jules, avant dernier à droite (avec lunettes)

III

La rentrée ! Cette fois, c'est sérieux, la grande école me glace et me rend craintif. J'ai l'impression d'entrer dans un monde inconnu derrière le grand mur et son portail gris qui est fermé, comme il le restera presque toujours. Nous entrons par la petite porte et je découvre la cour, les grands bâtiments, les classes en face, l'oratoire à droite, le réfectoire à gauche et quelques grands arbres. Monsieur Dumur, le Directeur, nous fait entrer dans son bureau, tout de suite à gauche. Tout est sombre, triste et c'est comme si la vraie vie était restée à l'extérieur, même si mes frères et ma mère sont là aussi. Je ne sens pas l'attitude bienveillante qu'avait Monsieur Vieillepeau à Saint-Germain, mais plutôt une froideur et une sévérité à laquelle je ne suis pas habitué. Nous visitons le dortoir à l'étage : une multitude de lits recouverts de blanc, des murs gris, une enfilade de lavabos, un espace entouré de rideaux blancs pour le surveillant et des toilettes tout là-bas, au fond. Un espace infini et rebutant pour le « petit » que je suis. J'ai la gorge serrée, mais pas question de pleurer. Les valises sont posées sur le lit, elles seront défaites plus tard. Nous redescendons, embrassons maman et nous voilà dans la cour. La vie du pensionnaire peut commencer, elle durera quatre ans !

La pension Saint-Joseph était réputée dans tout le canton de Fresnay. Elle accueillait en majorité les fils de fermiers et se voulait bien meilleure que l'école publique où allaient des enfants qu'il n'était pas de bon ton de fréquenter. D'ailleurs des bagarres entre les externes de Saint-Joseph et les gars de « l'autre école » se déclenchaient parfois, mais rien de bien méchant. En tout cas, les pensionnaires, eux, n'avaient aucune chance de les rencontrer. Nous nous contentions d'écouter les rapports détaillés des externes, des « durs » qui exagéraient les détails afin de se placer en chefs face aux internes. Je me sentais si petit et perdu au milieu de ces agitations et des jeux souvent brutaux dans la cour de récréation ! Je restais souvent à l'écart au début et je me souviens qu'à une récréation de cinq heures, à l'heure du goûter, après le départ des externes et avant l'étude, je fus bousculé et que ma tartine tomba par terre, du côté de la confiture ; je me mis à pleurer mais pas longtemps, n'ayant personne pour me consoler. Le moment de solitude le plus dur était le coucher dans le silence pesant du dortoir si froid. Je m'endormais difficilement et il m'arriva souvent de faire pipi au lit. Imaginez la torture et la honte le matin au réveil lorsque le surveillant découvrait la chose et me faisait étaler mes draps et mon pyjama devant tout le monde afin que le tout sèche pendant la journée. Nous descendions du dortoir pour aller faire la prière du matin dans l'oratoire et je revois mon lit défait à côté des autres parfaitement faits « à la militaire ». Comment être heureux et fier de soi ? Ces premiers temps furent traumatisants, mais je me promettais toujours de tout faire pour être comme les grands.

Le rythme de vie était parfaitement réglé et strictement suivi : lever en semaine à sept heures, prière, petit déjeuner, récréation, classe, récréation, classe, déjeuner, récréation, classe, récréation, classe, récréation, goûter, étude, dîner (et éventuellement épluchage des pommes de terre ou tri des lentilles dans le réfectoire), étude, prière du soir, coucher. Le jeudi après-midi, c'était la promenade en rangs que je détestais. Je n'aimais pas dévaler les buttes de Grateil en luge quand il y avait de la neige. Je n'aimais pas non plus les jeux dans les bois,

sa majesté, pour présider la cérémonie. Nous eûmes un grand repas, un festin ! Croyez bien que c'est tout cela qui rendait la pension supportable.

D'autres genres d'événements venaient aussi illuminer notre vie d'un bonheur intense. J'attendais vraiment impatiemment les dimanches où, dans une salle à coté de l'oratoire, Monsieur Dumur nous projetait des films, souvent des « Charlots » ou des petits films avec Max Linder, Buster Keaton ou Laurel et Hardy. Je revois les images saccadées et j'entends le bruit métallique du projecteur qui déroulait les grosses bobines derrière nous. J'aimais l'atmosphère de la salle, je riais, j'étais heureux et je m'endormais content ces soirs-là. Depuis, j'aime toujours autant le cinéma, même si mes goûts ont pris un tour différent. Parfois, certains jeudis, vers la fin de l'année, la promenade prenait un objectif nouveau : la visite d'une ferme de parents d'élèves. Nous sommes même allés une fois jusqu'au Haut-Breil, à six kilomètres. Nous sommes partis le matin, emmenant le pique-nique dans une petite charrette à pneus que nous tirions chacun notre tour. Cette longue promenade à pied était bien plus détendue que les autres et j'étais si fier que tous les internes voient la ferme bien tenue, un avant-goût de vacances qui me comblait tout à fait. Nous avons tout visité et avons été reçus à l'intérieur, une vraie fête encore ! Tous les mauvais côtés de l'internat étaient alors oubliés . La fin de l'année, avec la distribution des prix, nous permettait de monter un petit spectacle théâtral devant les parents réunis. Je me souviens que je jouais dans une pièce avec un personnage censé revenir d'Italie et je n'avais qu'une seule réplique à dire en même temps que deux autres camarades. C'était : « - de la Toscane ? », en marquant bien l'étonnement interrogatif que suscitait une contrée si lointaine. Mais, le moment attendu était la distribution des prix par Monsieur Dumur. De sa voix bien sonore, il annonçait les prix et les accessits de chacun. Je dois dire que j'avais chaque année plusieurs premiers prix et que je montais avec fierté sur l'estrade décorée. C'était vraiment la récompense et le soir même, j'allais partir pour deux mois et demi me replonger dans le Haut-Breil. Je ne pensais pas du tout à la rentrée prochaine.

Mais il faut aussi parler de la classe pendant ces quatre années. Si je devais résumer en peu de mots, je dirais que j'ai tout appris à l'école Saint Joseph de Fresnay. J'ai appris comment travailler, comment aimer lire et écrire. J'ai voulu tout apprendre, car j'aimais découvrir tout ce qui s'offrait à moi. J'étais ce qu'on appelle un bon élève. Monsieur Dumur était un maître d'autrefois, sévère et intransigeant. Il enseignait et sévissait, tout cela pour faire surgir les aptitudes cachées d'enfants de la campagne qui, en général, aimaient la vie aux champs plutôt que l'étude. Chacun était sollicité, chacun s'efforçait d'apprendre. Les cahiers étaient bien tenus et, en haut des pages, nous inscrivions en belles lettres avec pleins et déliés *J.M.J.* (Jésus-Marie-Joseph), pour confier notre travail à la Sainte Famille. Il m'est arrivé, rarement c'est vrai, de subir les punitions infligées : une page de *2* que je n'ai jamais su bien faire ou une règle de grammaire mal apprise et qu'il fallait copier dix fois ou plus. Je revois encore les pages et l'emplacement précis de ces règles dans les livres. Le châtiment corporel se limitait à des coups de règle sur les doigts, une oreille tirée pour éveiller l'attention défaillante, une gifle dans les cas les plus graves. Forger le caractère en même temps que l'esprit faisait partie de cette éducation communément acceptée à l'époque.

La vie s'écoulait donc selon un rythme immuable parfois rompu par un événement exceptionnel. J'ai été très marqué alors par la mort d'un camarade de classe écrasé dans la rue, près de l'école. Le cérémonial des obsèques, avec le corbillard et le cheval recouvert d'un drap noir, prit des proportions telles, à mes yeux, que tout l'univers sembla se recouvrir d'un voile sombre et effrayant autour du cercueil recouvert de blanc. La peur de la mort m'angoissa, renforcée par les chants funèbres à l'église, l'accompagnement au cimetière

De ces quatre années, j'ai aussi gardé longtemps des amitiés qui, pourtant, se sont perdues aujourd'hui, cinquante années plus tard : Michel Dumur avec qui j'ai fait des études plus tard, Maurice Ginestière, qui a su rassembler des cartes postales et photos de notre époque dans un livre qu'il a publié au Mans, juste avant sa mort, Paul Julienne sans doute fermier retraité à Saint-Paul-le-Gaultier … Ces amitiés d'école étaient solides entre internes et permettaient de développer les sentiments dans le monde clos et strict de l'internat. En considérant le contenu de ces années, je crois pouvoir affirmer que l'internat a, en tout cas, permis à de nombreux jeunes d'acquérir une éducation qu'ils n'auraient jamais pu recevoir autrement. Comment rentrer chaque soir dans une ferme pour faire des devoirs et apprendre des leçons alors que tout sollicite l'enfant, dans les champs comme à l'étable ou dans les écuries ? Comment obtenir de l'aide de parents trop occupés ? Le cadre de l'internat était bien une chance, en dépit de ses contraintes et de sa dureté.





Ecole Saint Joseph, Fresnay s. Sarthe
Ma Communion, 27 Mai 1945.



Josephine Yvard - Chevallier
1868 - 1951

IV

Ces débuts à Fresnay correspondent exactement aux années de guerre, mais je ne peux pas dire qu'ils furent liés à des souffrances ou des privations particulières. L'enfant ne perçoit pas les horreurs lointaines et ne les intègre pas dans ses réflexions puisqu'il vit dans l'instant. A 6 ans, en 1940, j'ai bien entendu les conversations sur le progression des opérations militaires, mais tout cela ne semblait pas me concerner vraiment et n'affectait en rien les jeux dans la ferme ni les classes à l'école qui se déroulaient sous le portrait du Maréchal Pétain ; je crois même avoir chanté *Maréchal, nous voilà !* comme tout le monde.

Toutefois, des épisodes m'ont particulièrement marqué comme des étapes et des découvertes importantes. Je ne les percevais pas ainsi, bien sûr, mais je les ai vécus comme des aventures inoubliables. C'est ainsi qu'un jour, nous sommes partis tous de la ferme, pendant les grandes vacances, vers une destination inconnue. J'ai vécu l'exode, la fuite en voiture sur la route vers le sud. Des Belges ont gardé la ferme pendant la courte période où les parents avaient décidé d'échapper à l'invasion allemande. Je revois confusément les voitures et les gens à pied le long des routes de campagne. Je me rappelle les arrêts à la moindre alerte, le passage des avions qui mitraillaient de temps à autre les convois qui s'étaient formés. Ces images me sont revenues plus tard lorsque j'ai pu voir le film *Jeux interdits*. J'aurais pu être le petit garçon interprété par Georges Poujouly. Heureusement, nous sommes arrivés sains et saufs dans un village de Vendée, Pouzauges. La famille Germon, je crois, nous avait installés dans leur ferme. Notre chienne, Rita, nous accompagnait et je me souviens qu'un dimanche, elle était entrée dans l'église pour nous rejoindre. C'est un petit fait, mais c'est le seul qui se soit fixé dans ma mémoire.

Après notre retour, la vie reprit, sans que j'aie compris ce que le mot *armistice* signifiait vraiment. J'ai su plus tard que notre père s'occupait de faire passer des messages vers l'Angleterre par pigeons voyageurs ; il a d'ailleurs reçu une distinction anglaise spéciale pour ce fait de résistance. Je garde précieusement une copie de son diplôme reçu de Sa Majesté le Roi George VI. C'est en 1944 que tout fut soudain bouleversé et que la guerre fut vraiment présente et changea le cours des choses.

Au pensionnat d'abord. Un régiment allemand occupa les locaux, sauf les dortoirs et le réfectoire; il n'était plus question de suivre la classe dans l'école. Des habitants de la ville prêtèrent des greniers qu'ils avaient vidés et aménagés. Les tables de classes avaient été réinstallées dans ces lieux insolites pleins de promesses d'aventures pour les enfants que nous étions. Ma classe eut lieu pendant quelques mois chez les Gautier, une maison bourgeoise avec un grand jardin et des arbres dont les branches ombrageaient les lucarnes du grenier. C'était comme des vacances qui bousculaient nos habitudes et nous en tirions la meilleure part. La guerre prenait un visage inattendu et c'était comme une fête ! Le matin, nous quittions les dortoirs, puis le réfectoire et, en rangs, nous allions chez les Gautier. Dans la cour de l'école, souvent les soldats faisaient leurs exercices ou se rassemblaient pour

fûmes au milieu de la bataille. Je compris les raisons qui avaient poussé les parents à construire des abris. Nous dormîmes tout habillés et nous allâmes souvent dans le four à chanvre lorsque les alertes semblaient menaçantes. Nous entendions alors le crépitement de fusils ou de mitraillettes, des coups de canons ou des bombardements plus lointains.

Le 11 Août, la journée fut mémorable. Les derniers Allemands cherchèrent à s'enfuir, certains en prenant des chevaux là où ils les trouvaient, d'autres partaient avec des charrettes ou sur des engins agricoles, une vraie panique ! Un soldat apporta en courant, avant de partir, un carillon volé quelque part et l'offrit à notre mère. C'est là que je sus qu'il y avait dans ce régiment des soldats alsaciens, enrôlés de force, et que les parents avaient repérés. Le carillon est toujours resté dans la famille. Les troupes alliées approchaient. Nous passâmes de longs moments dans l'abri. La fusillade ne semblait pas cesser et là, j'eus peur pour la première fois. Soudain un roulement métallique continu se fit entendre, des cris furent poussés, les parents et les autres personnes dans l'abri pleurèrent et s'embrassèrent : les libérateurs étaient enfin là et l'on pouvait sortir. Quel spectacle, je le revois très nettement comme un film aujourd'hui.

Des tanks de la « Deuxième D.B. » de Leclerc sont là sur la route. Le paysage campagnard en est tout changé. Les quelques chars sont partiellement couverts d'un drap rose, presque rouge, des drapeaux français flottent. Les soldats descendent, nombreux, ils sont couverts de poussière, casqués. Ils nous embrassent tous et courent vers la pompe devant la maison pour se laver un peu. Des bouteilles et de la nourriture leur sont offerts. Tout le monde parle, crie de joie, trinque, mais la guerre n'est pas finie pour eux et ils repartent sur la petite route. Tout s'est passé très vite, mais ce fut une vraie fête, presque un délire !

Le silence qui suivit immédiatement ces événements fut pesant. Nous n'osions qu'à peine nous éloigner de la cour devant la maison. A chaque pas, nous craignions de voir réapparaître des Allemands. Mais tous avaient disparu ou étaient morts dans le combat. Il y avait des trous dans certains murs de la ferme, mais pas de sérieux dommages. C'est juste après que je découvris les premiers morts, dans le fossé, au bord de la route de Fyé. Le combat avait été bref, mais meurtrier pour les quelques soldats qui n'avaient pas réussi à fuir devant l'avancée française. C'était donc bien fini, il fallait maintenant réapprendre à vivre comme avant.

Le reste du mois d'août fut un temps de découvertes et d'expériences inoubliables pour des jeunes comme nous. Michel avait quatorze ans, Jules treize et Jacqueline douze et moi, j'en avais presque onze. Les semaines qui suivirent furent des semaines d'explorations et d'expéditions. C'était comme si nous étions entrés dans un monde nouveau. Il nous fit découvrir en même temps les effets de la guerre et des expériences incroyables au contact des libérateurs. Tout notre temps s'organisa en fonction de la libération. Presque chaque jour, nous nous rendîmes à La Hutte, à deux kilomètres de la ferme, avec une petite voiture à bras pour voir passer les convois de camions, de Jeeps et de chars américains. En effet, l'armée américaine et l'armée du Général Leclerc avaient opéré leur jonction dans notre secteur, au nord de la Sarthe. A la Hutte, c'était la désolation, deux chars français avaient été détruits et leurs occupants tués, l'un près de la boulangerie et l'autre à la sortie, sur la route nationale Alençon - Le Mans. (Un monument a été par la suite érigé au carrefour et inauguré par le Général de Gaulle en présence de notre père qui était devenu maire de Saint-Germain.) Plus loin, à l'entrée de Fyé, plusieurs chars avaient aussi été détruits, je les ai vus encore fumants au cours d'une promenade à vélo. Mais je reviens aux raisons qui nous firent pousser ainsi notre petite voiture jusqu'à la grande route. Les camions avec l'étoile blanche étaient conduits par des soldats souriants portant le casque recouvert d'un filet, ces soldats prirent une

vocabulaire. Ne pouvant plus recevoir l'Etat-Major, Yvard emploie chez lui des prisonniers boches, ce qui lui permet d'évincer les travailleurs français. Ces Allemands ne circulent pas en voiture comme du temps de l'occupation, mais ce brave patron leur prête son vélo, sa moto, même son pardessus, tandis que le jeune commis, un Français celui-là, doit se rendre à pied, à Fresnay, pour suivre les cours de préparation militaire. Le brave S.S., lui, se pavane sur son vélo et menace même la jeunesse française sur son passage, en leur disant que s'il n'était pas prisonnier, on aurait à faire à lui. Est-ce sur les ordres de son patron que ce S.S. parle ainsi ? » *Signé : La Cellule.*

L'émoi fut grand à la ferme et je me souviens bien de l'action entreprise pour déjouer ce qui n'était qu'un complot ourdi par des individus jaloux. Il fallut rechercher des témoignages auprès des anciens de la résistance et ce fut facile, compte tenu des services rendus dès la première heure par mon père qui n'en avait jamais fait publiquement état. Cela remonta jusqu'au réseau du Colonel Rémi, par l'intermédiaire d'un autre résistant sarthois du Mans, Monsieur Dugué. Les noms me reviennent sans peine. On reparla des pigeons voyageurs et de la distinction reçue. Les employés de la ferme et de la cidrerie se sentirent aussi insultés et répliquèrent, par voie de presse, dans les jours qui suivirent. La lettre ouverte fut rédigée par Carlos Voëts, un belge qui était en France depuis la guerre et était employé comme comptable de la cidrerie. Le style et les mots furent bien pesés:

« Le personnel de la Maison YVARD de Saint-Germain de la Coudre s'insurge contre l'article écoeurant adressé à son patron par l'entremise de L'Aurore Sarthoise*. L'auteur baveux, en accouchant de cette fange, nous éclabousse, nous aussi, en voulant nous faire passer pour des niais.*

« Non, La Cellule, vous n'avez pas raison, car notre patron est un résistant de la première heure et nous qui vivons continuellement avec lui et mangeons à sa table, même les jours de repos, sommes bien placés pour vous dire que vous êtes des menteurs.

« La plupart d'entre nous étant au service de Monsieur YVARD depuis de nombreuses années, nous pouvons affirmer que les boches, aux deux reprises où ils réquisitionnèrent des locaux chez notre patron, n'y furent pas servis et ne durent leur pitance qu'aux soins de leurs subordonnées ordonnances, nous l'affirmons pour l'avoir vu.

« Quant aux quatre prisonniers allemands qui travaillent avec nous,, loués qu'ils sont par le Ministère du Travail, ils ne participent en aucun cas, aux avantages multiples dont nous profitons, nous. Ils sont tenus à leur juste place; vous devez nous croire, car nous sommes, pour la plupart, des résistants, des réfractaires ou d'anciens prisonniers, et notre parole sur ces sujets a une valeur que n'aura jamais celle de celui ou ceux qui se contentèrent de passer inaperçus, pour reparaître sur la scène à une époque trouble encore, et où on a trop tendance à écouter celui qui hurle et vomit des injures sur les autres afin que l'on ne pense pas à sa parfaite inutilité personnelle au moment où il ne fallait pas se leurrer que de mots.

« Nous sommes dans une bonne maison, Messieurs de la Cellule, et votre rage impuissante ne nous en détournera pas.

« Ce n'est pas insulter et salir qui font du bon travail, ce sont des actes probes et des écrits basés sur autre chose que l'envie et la jalousie.

« Les uns réussissent, les autres seront toujours des ratés, cela c'est la chance.

« D'ailleurs, les réponses présentées par deux rescapés de Buchenwald ayant travaillé pour les services de renseignements anglais avec notre patron, doit vous convaincre, si toutefois vous n'êtes pas tombés sur la tête.

« Nous, nous avons tenu à répondre à l'article cité plus haut, car nous voulons que l'on sache que nous ne vous suivons pas. »



1944. Les Américains au Haut-Breil
debout - notre père et nous quatre avec une amie



1944



1939  1945

Certificate of Merit

AWARDED ON BEHALF OF HIS BRITANNIC MAJESTY'S GOVERNMENT IN THE UNITED KINGDOM

To:- Monsieur JULES YVARD

The courageous actions of those living under enemy occupation, who assisted in forwarding information about the enemy by carrier pigeon to HIS MAJESTY'S ARMED FORCES in the UNITED KINGDOM, are recognised, and your contribution to this work is gratefully acknowledged.

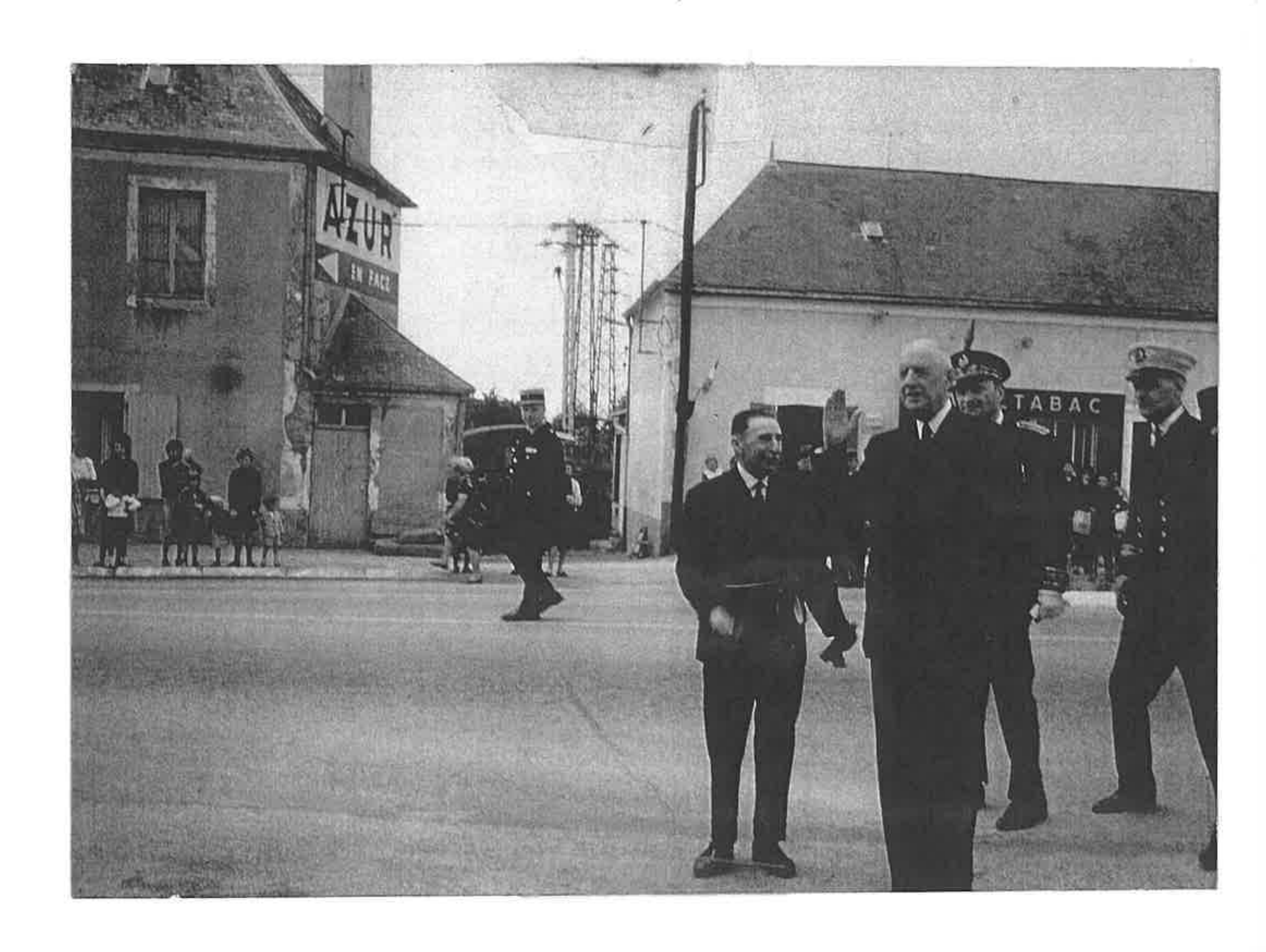
Alanbrooke

Field - Marshal

War Office
London.

Chief of Imperial General Staff

années 60.



Visite de Ch. de Gaulle
au monument de La Hutte
-
Maire = Jules Yvard.

V

Au cours de ces années, l'adolescence s'écoulait sans heurts, nous étions totalement intégrés à la vie de la ferme pendant les vacances et nos jeux se déroulaient en parallèle avec les travaux des champs. L'été, en particulier, nos promenades et nos explorations accompagnaient les faneurs ou les moissonneurs : il y avait toujours des jeux à inventer au milieu des champs, on pouvait « jouer à travailler » avec un râteau ou un bâton, aller d'un champ à l'autre, descendre jusqu'à la rivière, notre rivière qui n'était qu'un petit ruisseau et, le soir, nous étions aussi fatigués que les gars de la ferme. Les expéditions dans le jardin potager, derrière le poulailler, pouvait nous rassasier de toutes sortes de fruits. Autour de la grande cour, les bâtiments offraient des lieux privilégiés de cachettes ou devenaient, selon l'imagination du moment, notre maison, notre école ou notre ferme. Nous y emmenions des jouets qui prenaient vie dans un milieu vite approprié, mais tout ce qui était à portée de la main pouvait servir de jouet et nous n'en demandions pas plus. Il nous arrivait, au cours de nos aventures, d'attraper des insectes, des oiseaux ou des « petites bêtes » que nous tentions d'apprivoiser mais que nous faisions parfois souffrir pour qu'elles se plient à nos caprices. Une pie fut même soumise à nos pratiques un peu cruelles lorsque nous voulûmes essayer de la faire parler. On disait qu'il suffisait de couper un petit filet de chair dans le bec pour y parvenir. Nous faisions travailler les criquets ou les hannetons en les attelant à des charrettes miniatures de notre fabrication. Mais, notre nature qui n'était pas si mauvaise nous amenait aussi à secourir des merles blessés ou des mulots, nous les soignions, mais peu survivaient. Nous avons eu aussi la chance de jouer avec deux petits sangliers dont la mère avait été tuée lors d'une battue. Il fallait les nourrir au biberon, tout comme cette petite biche que nous avons gardée quelques années, mais qu'il fallut enfermer dans un enclos lorsqu'elle se mit à grandir et à vouloir nous poser les pattes sur les épaules pour nous accueillir. Nous gardions aussi des tourterelles dans une cage accrochée au mur de la maison. L'été était vraiment une période privilégiée qui renforçait la complicité entre frères et sœur. Nous ne sous sommes pratiquement jamais battus tant nos activités étaient de connivence. On trouvait tout ce que nous voulions dans une ferme, des bois, des liens, des objets divers et le plus curieux, c' est que je ne me souviens pas que nous nous soyons emparés d'outils dangereux pour nous. Nous étions sans surveillance, mais nous savions que tout n'était pas bon à prendre. Et puis, il y avait tant de possibilités tout autour et loin dans l'étendue de la ferme, notre monde à nous.

Lorsque le temps était mauvais ou qu'il faisait trop chaud, nous décidions souvent de jouer « à la marchande » et nous sortions nos livres, nos jouets et tous les objets que nous avions le droit de prendre pour en faire un bel étalage sur une table ou sur des planches posées sur des tréteaux. Cela pouvait occuper tout un après midi. J'ai d'ailleurs toujours aimé reconstruire l'univers des adultes dans mes jeux, même lorsque nous ne jouions pas ensemble, pour une raison ou pour une autre: reconstituer une ferme avec mes petits animaux, faire un champ de bataille avec mes soldats de plomb ou pousser mes petites voitures sur des chemins tracés dans un coin de la cour. Nettoyer les clapiers, désherber et balayer dans le jardin , pour gagner quelques pièces, tout me semblait agréable.

histoires dans lesquelles des jeunes de mon âge étaient mêlés à des aventures dans des grottes, suivaient des pistes vers des trésors fabuleux ou avaient à lutter contre d'implacables ennemis pour accomplir une mission quasiment impossible.

Le matin, Maman venait nous sortir du lit en ouvrant la fenêtre. C'était sans doute très sain, mais nous nous enfoncions dans notre lit pour retarder un tout petit peu l'instant du lever. Nous avions une salle de bains très moderne pour l'époque, et surtout pour une ferme. La toilette nous remettait les idées en place et nous étions bien ragaillardis pour une nouvelle journée jamais ennuyeuse.

L'hiver, c'était aussi la journée du dimanche dans la salle à manger chauffée par un gros poêle, ce jour-là. L'après-midi, nous ouvrions la petite porte en bas pour faire griller des tartines devant la braise. Maman lisait beaucoup et se reposait. Les romans de Paul Bourget, Henri Bordeaux ou François Mauriac semblaient avoir sa préférence et ils allaient bientôt alimenter mon désir de lecture. Nous jouions aussi ensemble aux petits chevaux et aux cartes. Nous apprîmes à jouer à la manille « coinchée ». J'entends encore notre père taper du poing sur la table en annonçant : « Je coinche ! ». Il aimait jouer et participait aux tournois à Saint-Germain, à La Hutte ou à Fyé, tout comme nous plus tard. Le premier prix était souvent un service à vaisselle, mais le principal était de participer à une fête du village.

Pendant les vacances, nous n'avons que rarement quitté le Haut-Breil. Il est vrai qu'un voyage prenait l'aspect d'une expédition. Par exemple, une ou deux fois par an, nous allions à Saint-Calais, chez tonton Simon. D'abord, il fallait s'entasser dans la camionnette Peugeot dont les côtés portaient, dans un ovale crème, le nom et l'adresse de la cidrerie. Nous prenions place à l'arrière sur des petits sièges, dans la pénombre. Il fallait la matinée pour faire les soixante-dix kilomètres. Il arrivait, en effet, que nous « crevions » sur la route et il fallait ou réparer ou changer la roue. Il y avait peu de circulation et la nationale vers Le Mans était bordée d'arbres et peu large. Nous découvrions la campagne sarthoise, avec ses bordages et ses pommiers, ses troupeaux de vaches normandes, ses chevaux et ses villages paisibles. A Beaumont, nous franchissions la rivière Sarthe sur le vieux pont, après avoir traversé ce chef-lieu de canton dont le fameux pont suspendu avait été détruit lors des combats. Après Le Mans, nous prenions la route de Bouloire et une vaste étendue désertique, le camp d'Auvours, me paraissait à chaque fois inquiétante. De Bouloire à Saint-Calais, nous retrouvions des paysages plus familiers. Pendant toute la route, nous nous efforcions de rester calmes. Papa et Maman discutaient et, à chaque voyage, se disputaient aussi à propos de signatures que Maman avait concédées à son frère Simon Peleyras qui gérait ainsi seul des biens de la famille hérités de grands parents qui avaient su placer des fonds en actions du Bon Marché. Ils parlaient aussi d'un « oncle Ripolin ». Je sus, par la suite, qu'il s'agissait d'un oncle qui avait investi dans la peinture, mais tout ceci me semblait mystérieux et, en tout cas, comme un sujet qui n'était pas pour les enfants.

Arrivés à Saint-Calais, nous entrions dans un monde nouveau, totalement différent du nôtre. Nous restions en retrait devant ce qui me paraissait une maison luxueuse remplie de gens chics. Je découvrais le monde de la ville. L'oncle Simon, grand et si bien habillé, et tante Jeannette, maquillée et poudrée, parlaient d'une autre manière. Nous marchions presque sur la pointe des pieds pour aller jusqu'au salon dans lequel il y avait un piano à queue et surtout des fauteuils. Jamais, je n'avais vu de fauteuils aussi confortables ! A la maison, on considérait que seuls les fainéants pouvaient imaginer se prélasser dans des fauteuils. Et pourtant, c'est dans cette pièce qu'on s'installait et, par les grandes baies vitrées, on découvrait le jardin, pas un potager, mais un jardin pour le plaisir avec seulement de l'herbe et des fleurs. Nos cousins

L'internat et la ferme, mes deux univers, furent aussi complétés et agrandis en ces temps-là, par une ou deux visites à Paris. J'avais été séjourner quelques jours chez ma marraine, Madame Chaligné, comme nous l'appelions toujours. Elle habitait à Asnières dans un petit appartement qu'immédiatement je jugeais confortable mais sombre, au quatrième étage d'un immeuble en briques marron. Là, je découvris la vie quotidienne en ville, le bus et le métro. Je fus frappé par l'immensité des lieux pratiquement sans verdure, la multitude de gens partout et l'activité grouillante. Même les odeurs étaient différentes. La vie m'apparaissait à la fois feutrée, une fois à l'intérieur de l' appartement, et bruyante dans les rues sans fin où je me serais perdu sans la vigilance attentive et affectueuse de ma Marraine. C'était une femme assez âgée mais élégante, toujours maquillée et bien mise. J'aimais être avec elle, il y avait une sorte de connivence dans son sourire permanent. Pourtant, elle avait dû souffrir lorsqu'à la suite de mauvais investissements de Monsieur Chaligné, qui était autrefois notaire dans la Sarthe, ils avaient tout perdu et s'étaient retrouvés à Paris où il travaillait dans une étude. C'est à Brûlon qu'ils s'étaient liés d'amitié avec mes grands-parents Péleyras et donc avec ma mère encore jeune fille. Je suppose que le percepteur et le notaire se recevaient dans une si petite ville, chef-lieu de canton. Ils habitaient, à la sortie de l'agglomération en venant de Sillé-le-Guillaume, une maison bien délaissée aujourd'hui ; on la reconnaît encore avec son portail et ses deux lions assis au sommet des deux poteaux en pierre de taille, maison typique de bourgeois provinciaux. La guerre n'avait pas non plus épargné ma Marraine : elle m'a raconté comment elle avait été secourue dans son ancien appartement qui avait été bombardé, mais elle racontait tout cela avec douceur, sans la moindre note de regrets ou d'amertume. Monsieur Chaligné, lui, était un original, du moins c'est ainsi que je le voyais. Il venait, presque chaque année à la ferme après un trajet à bicyclette depuis Paris ! Il alla même jusque dans le sud de la France, toujours seul avec son vélo et ses sacoches bien remplies. C'est peut-être lui qui me donna la passion du vélo ? En tout cas, à Paris, je pus visiter la Tour Eiffel, l'Arc de Triomphe et les rues et avenues dans un fiacre. On peut imaginer la rupture brutale qui se produisit au retour au Haut-Breil. Paris m'avait fasciné, mais la ferme me retenait par son calme, sa vie bien réglée et son rituel de travaux qui revenaient chaque année avec une exactitude rassurante.

chasse et pêche







PARTIE DE PÊCHE

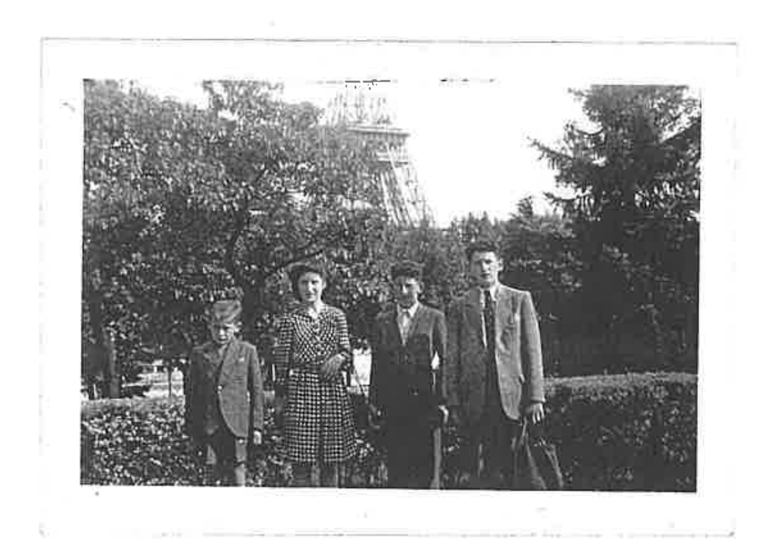


Maman



Les vacances au Haut-Breil, la moisson.





Visites : plages du débarquement.
Paris.

VI

A douze ans, les relations avec la famille sont normalement au centre de la vie de l'enfant, mais je me demande s'il en fut de même pour moi. D'ailleurs, je n'ai encore rien exprimé sur ce sujet alors que des mémoires commencent habituellement par l'évocation des liens paternels et maternels, des soins et des attentions qui illuminent certains souvenirs. Il faut dire qu'à cette époque, et de plus à la campagne, une pudeur naturelle étouffait toute forme d'effusion ; on ne se confiait pas, on s'embrassait peu, juste un petit baiser le matin et le soir et c'était tout. Je n'ai aucun souvenir de câlins, de consolations dans les bras, encore moins de conversations anodines avec les parents. Nous vivions à côté, mais pas au milieu d'eux. C'était ainsi et nous n'étions pas l'exception. Le pensionnat nous avait aussi totalement séparés et avait empêché toute vie familiale. Il faut dire aussi que notre mère était très dure et nous élevait avec sévérité. Même lorsque notre frère Jules fut très gravement atteint par la typhoïde, elle ne manifesta aucune affliction particulière et le rudoya même parfois ; quand j'y repense, je suis incapable de comprendre …

Maman avait reçu une éducation bourgeoise dans des petites villes de province où le grand-père Peleyras avait été percepteur. Je ne sais rien de la naissance à La Chapelle-la-Reine, en Seine et Marne, ni de la période qui suivit. Plus tard, à Brûlon dans la Sarthe, des photos la montrent au piano ou faisant de la couture. Je sais aussi qu'elle avait bien réussi ses études et avait obtenu le brevet, ce qui était relativement rare à l'époque. Le deuxième poste de grand-père à Piacé, village voisin de Saint-Germain, favorisa la rencontre avec la famille Yvard et avec notre père. Nous avons retrouvé des lettres de 1928 dans lesquels ils se confient leur amour avec beaucoup de tendresse et aussi beaucoup de projets pour aménager la ferme et surtout la maison qui allait être confortable pour accueillir celle qui devrait assumer des tâches entièrement nouvelles.

Je me demande encore aujourd'hui comment Maman a si bien réussi à s'installer et à prendre en main une situation que mon père allait tant négliger. C'est bien elle qui a « tenu » l'ensemble de la charge jusqu'au bout ; servante de son mari qui cherchait toujours à s'occuper à l'extérieur de la ferme pour laquelle il ne semblait pas fait. Elle travailla sans relâche et sans jamais se plaindre, mais sans jamais se confier à ses enfants lorsqu'ils furent plus grands. Lorsque les choses allèrent plus mal, que les emprunts successifs allaient aboutir à la vente du Haut-Breil, Maman garda toujours le silence, semblant malgré tout soutenir notre père. Elle était déjà épuisée lorsqu'ils se retirèrent à Fresnay, à la fin des années cinquante. A 59 ans, elle mourut d'un cancer généralisé, emportant avec elle ses secrets et son amertume.

le plus souvent secrète, qui a fait marcher la ferme de quatre-vingts hectares jusqu'au bout. Son mari, pendant ce temps, aura cherché, au cours d'une quête insatiable, à ouvrir son horizon, au détriment des intérêts immédiats liés à la gestion quotidienne du Haut-Breil.

Maire de la commune comme son père, il trouve là un épanouissement et comble son besoin de rencontrer des gens, de les inviter au café à La Hutte ou à Saint-Germain. Il est plein de projets pour organiser des fêtes, construire un silo ou faire goudronner les routes. Il a même l'honneur de recevoir le Général de Gaulle venu à La Hutte pour rendre hommage aux soldats français de la division Leclerc tombés le 11 Août 1944, lors des opérations de libération. Un monument a été érigé en leur mémoire. D'autres fois, il reçoit le Sous Préfet, le Préfet ou un Conseiller Général. Il aurait aimé faire de la politique en tant que radical de la vieille école, je crois. Pour attirer encore plus de gens chez nous, il installe un chenil d'une dizaine de chiens, devient lieutenant de louveterie pour le canton, avec les repas conviviaux que cela implique. Il a une chasse en forêt de Charnie, près de Sillé-le-Guillaume et s'assure les services d'un « piqueux » et de quelques sonneurs de trompe. C'est bien là la vie de château dont il rêvait. J'ai ainsi pu découvrir les différents types de chasses, chasses à courre, chasses au petit gibier, battues aux sangliers, mais je ne suis jamais devenu chasseur pour autant.

Certainement doué d'une intelligence supérieure à la moyenne, notre père se lance dans de véritables entreprises, mais refuse toujours de s'entourer de conseils ou de laisser quelque initiative que ce soit à ses fils Michel et Jules qui, à 16 ans, se sont installés au Haut-Breil. L'entreprise la plus importante fut la construction de la cidrerie, la fabrication et la vente de calvados et d'eau de vie en bouteille. La marque du Haut-Breil connut un succès pendant un temps. Ce coin de campagne sarthoise devint très actif avec les arrivées de pommes, la venue de camions citernes, les livraisons et les contrôles divers que nécessitait une telle activité. En saison, les équipes travaillaient jour et nuit. Les années cinquante furent une période d'intense activité. Tout semblait aller pour le mieux, mais déjà les emprunts s'accumulaient et le cidre allait bientôt se vendre moins. Lorsque, en 1950, je revins à la maison, comme les autres frères et sœur auparavant, je travaillai au bureau et à la cidrerie. J'ai même livré le cidre au Mans ou à Alençon, dans les cafés. Je pompais à la main à l'arrière du camion pour transvaser le cidre des gros fûts jusque dans les caves des clients. J'analysais le contenu des différentes cuves, je mesurais les alcools, je rédigeais les factures, les courriers et allais à Fyé chercher les acquits nécessaires aux transports. Tous ces souvenirs me restent et l'expérience m'a toujours été profitable, bien qu'au bout de presque deux années, je décidai de partir, les affaires me semblant insuffisantes pour nous permettre à tous d'avoir une situation d'avenir au Haut-Breil.

L'argent ne semblait pas compter pour notre père qui dépensait tout pour se lancer chaque fois sur des pistes nouvelles et variées. Dès avant la guerre, il fit breveter et exploita tout seul des inventions : un nouveau système de ruches pour les abeilles, par exemple. Après la guerre, au lieu de se limiter à bien gérer la ferme et la cidrerie, il investit dans un filtre à cidre révolutionnaire de son invention (*les filtres Yvard*), dans des farines pour animaux (*la vitamina normande*) dans une invention d'urinoirs destinés à économiser l'eau dans les villes (*L'Eau-tomatic*), le tout dûment breveté, ensuite exploité parfois avec un bon succès, puis abandonné. L'achat de la petite ferme voisine pour installer une porcherie moderne donna le coup de grâce quelques années plus tard. Voilà le portrait rapide d'un écologiste avant la lettre, d'un homme d'affaires peu soucieux de ce qu'on appellerait plus tard la gestion ou le management et qui s'enfonça dans les dettes jusqu'à ce que les notaires décident de faire vendre ce qui restait pour rentrer dans leurs fonds.

Je crois maintenant que « la maison » n'était pas dissociée de notre père et de notre mère dans notre vision et notre conception de la famille. Le cadre familial était aussi important, sinon plus, que nos parents eux-mêmes si occupés dans leurs deux univers qui peut-être ne se rencontraient pas tant que cela et ne faisaient que s'accommoder du nôtre. Nous formions malgré tout une famille dans la tradition des familles rurales où la vie affective ne tenait pas la première place.



Maman
1925/28





Nécrologie : M. Jules YVARD

maire de Saint-Germain-sur-Sarthe

C'est avec peine que la population de Saint-Germain-sur-Sarthe et des alentours a appris le décès arrivé dimanche matin à son domicile, 43, avenue Victor-Hugo, à Fresnay-sur-Sarthe, de M. Jules Yvard, maire de Saint-Germain-sur-Sarthe.

M. Yvard était né le 17 juillet 1903 à Saint-Germain-sur-Sarthe.

Pendant 34 ans, il exerça la profession d'agriculteur-éleveur dans sa commune natale, obtenant pour son élevage de bovins sélectionnés de nombreux prix dans les concours départementaux, régionaux et nationaux.

Lauréat, à plusieurs reprises, du concours de tenue de ferme, d'élevage et de la prime d'honneur, il a été membre du conseil d'administration et président de multiples associations agricoles ; notamment président du Syndicat de contrôle laitier de la Sarthe pendant plus de 20 années dont il était président d'honneur, et président du Syndicat d'élevage porcin.

Il a pris une part très active à l'implantation d'un silo coopératif à blé et autres céréales dans la commune.

Depuis de nombreuses années, il était lieutenant de louveterie pour la région nord de la Sarthe et à ce titre, organisateur de nombreuses battues pour la destruction des animaux nuisibles.

Il fut avec l'un de ses amis, le docteur Morin, le créateur de la société de pêche « La Truite des Alpes Mancelles », siège social café Herson à Sougé-le-Ganelon, dont il était président d'honneur.

Maire de Saint-Germain-sur-Sarthe depuis de nombreuses an... il a à son actif de belles réalisations : remise en état de toutes les routes, réfection des écoles, construction d'une cantine, ad-



duction d'eau potable, création de deux voies nouvelles, aménagement en cours de parkings pour poids lourds au carrefour de la Hutte...

Il a fait l'objet d'une distinction de la part du roi d'Angleterre qui lui fut remise par les maréchaux Tedder et Alexande[r] pour les renseignements fournis aux Alliés pendant la dernière guerre mondiale.

Chevalier du Mérite agricole, il avait été promu officier du Mérite agricole l'an dernier.

Sa sépulture aura lieu demain mardi à 16 heures en l'église de Saint-Germain-sur-Sarthe.

Race Normande Pure

JULES YVARD

ÉLEVEUR

LE HAUT-BREIL

Saint-Germain-de-la-Coudre (Sarthe)

Gare La Hutte-Coulombiers

Cidrerie du Haut-Breil



Jules Yvard

Saint-Germain-de-la-Coudre

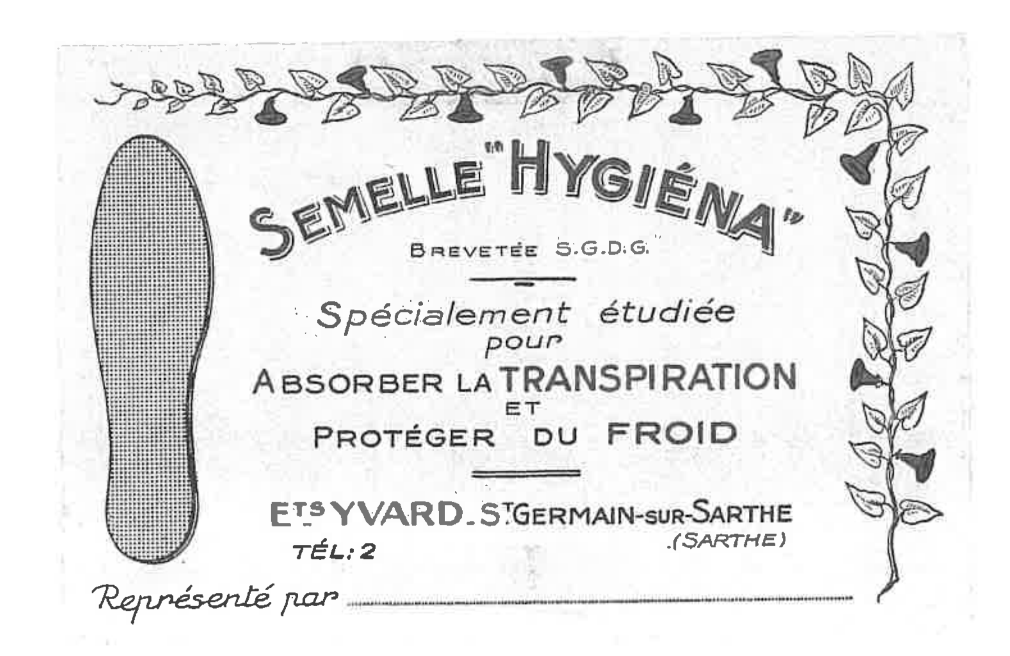
(Sarthe) - Téléphone 2

CIDRES -:- EAUX-DE-VIE

- CALVADOS VIEUX -



IMP. ALENÇONNAISE

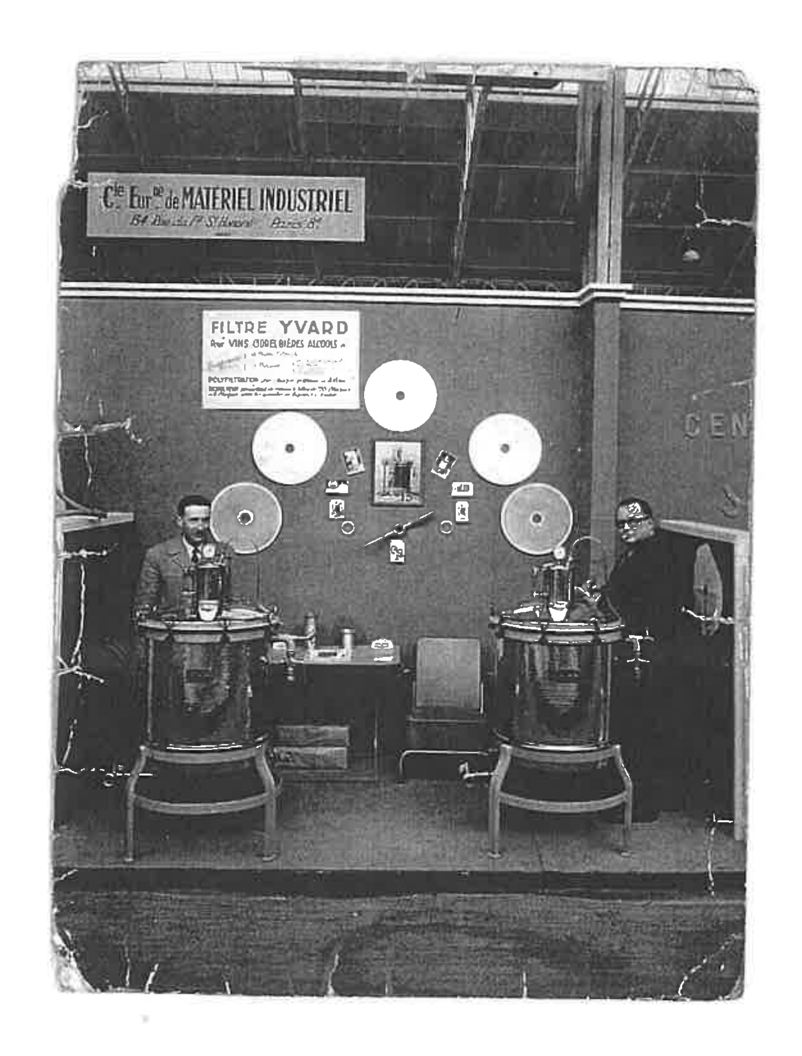


Appareils de Filtration pour Cidres, Vins, Bières,

J. Yvard

Le Haut-Breil

Saint-Germain-sur-Sarthe (Sarthe) —:— **Tél. n° 2**



Deuxième partie

VII

Octobre 1949. Nos parents, qui ont voulu nous donner une éducation au-dessus de celle normalement reçue par les enfants des campagnes, nous ont tous inscrits dans un établissement pour que nous « décrochions » un brevet. Habituellement, et jusque dans les années soixante, les fils aînés de fermiers devenaient fermiers à leur tour, après avoir obtenu ou tenter d'obtenir le certificat d'études. Les cadets et les enfants suivants avaient toujours en tête de devenir instituteurs, gendarmes ou curés, insertions sociales qui ont longtemps été de mise dans la France rurale. Pour nous, c'était différent. Avec les idées modernes de notre père et les développements variés des activités du Haut-Breil, il y aurait de la place pour nous quatre, nous disait-il, et il avait jugé nécessaire, peut-être poussé par Maman, que nous poursuivions un peu d'études. Ce fut, en fait, ma chance.

« L'Ecole de la Rue de Lorraine » au Mans était une institution renommée dirigée par les Frères des Ecoles Chrétiennes, les « Frères Quatre-Bras » comme ils étaient encore appelés car ils portaient une cape noire dont ils n'enfilaient jamais les manches. Je les vis pour la première fois peu avant la rentrée et je me rappelle leur silhouette noire avec le rabat blanc et les manches qui se balançaient de chaque côté, donnant à leur démarche une allure de pingouins tentant l'envol ; c'est l'effet qu'ils me firent et cela m'amusa sur le moment. Le Directeur, le Frère Evano, nous reçut et nous fit visiter les classes. Il était assez âgé et marchait rapidement, avec une légère claudication. Il nous rappela les règles que devait suivre tout bon élève, avec gentillesse, mais aussi avec une fermeté qui m'impressionna. Il y avait trois cours de récréation et de nombreux bâtiments auxquels on accédait par un dédale de chemins, de couloirs et d'escaliers dans lesquels j'allais sûrement me perdre. L'école occupait un grand espace donnant sur trois rues. Pour moi, c'était immense, mais je ne sais pourquoi, j'ai tout de suite senti que j'allais me plaire là, surtout parce que j'allais quitter l'internat de Fresnay et me retrouver plus libre dans une grande ville et dans une bonne institution. Nos parents avaient donc dû trouver une maison dans laquelle j'allais passer trois ans.

Le 18 rue du Père Mersenne (professeur de philosophie né dans le Maine au dix-septième siècle, comme je le découvris plus tard) était idéalement situé, près de la gare et de l'école. La maison était tenue par Mademoiselle Touzard et son frère, tous deux assez âgés, d'après mon jugement d'adolescent toujours prompt à vieillir les gens. Mon frère Michel ayant fini son parcours dans cette école et étant rentré travailler au Haut-Breil, je partageais une chambre avec Jules la première année, puis avec un autre pensionnaire les deux années suivantes. Cette chambre était sombre et donnait sur la rue, en face d'un petit hôtel. Je ne l'aimais pas trop, mais peu à peu je m'y suis habitué. Mademoiselle Touzard était gentille et le quartier vers l'école très agréable. J'avais de nombreux copains sur le chemin et le fait de sortir du milieu scolaire tous les jours était vraiment formidable, après quatre années en un

rivière permettant des jeux qui me rappelaient ceux de la campagne. De temps en temps, j'étais invité par des parents d'amis et je découvris ainsi chez Jean-Marie Couilleaux une imprimerie papeterie et chez un autre, le milieu de la gendarmerie à la caserne Cavaignac. Ce dernier s'appelait Jean-Claude Faouen, un nom bien breton, et sa mère était très jolie, elle avait été reine de Dinard autrefois. Il avait une plus jeune sœur dont j'ai oublié le nom, mais que je trouvais très belle aussi. Mon univers s'agrandissait et ma découverte du monde aussi. Comme j'étais loin du Haut-Breil ! D'autres fois, j'allais chez Bernard Pannier dont le père travaillait chez Renault ou bien chez Joël Rocher dans le quartier de Pontlieue, ou enfin chez Jacques Cornille dont les parents sont ensuite partis s'installer à Troyes. C'est avec tous ces copains que nous nous sommes mis aux balades à vélo. Nous étions passionnés et nous allions jusqu'à nous chronométrer sur des parcours de vingt à trente kilomètres. Je n'étais pas mauvais et je pensais même que je pourrais devenir coureur cycliste. J'avais un « routier » que je briquais consciencieusement et il m'arrivait souvent de partir seul, pendant les vacances, vers Fresnay, Beaumont, Saint-Léonard-des-Bois, et de me tester dans les côtes abruptes des Alpes Mancelles. Mais les meilleurs moments de ce passé de cycliste furent les randonnées de quelques jours en camping avec tous ces amis aussi passionnés que moi. Nous sommes allés dans les Monts des Avaloirs, à Bagnoles de l'Orne et même jusqu'en Bretagne ! C'est une époque où je « suivais » le tour de France de très près à la radio et dans les journaux. Mes idoles étaient Bartali, Vietto, Robic, Bobet, Kubler, Koblet, Hassendorfer et tant d'autres par la suite. J'avais une grande carte dans ma chambre et inscrivais le parcours en rouge ainsi que les résultats quotidiens. Le vélo, avec le cross, ont été mes seules activités physiques. Pour le cross, j'allais souvent m'entraîner au stade de la Californie au Mans et je fus même une fois champion du cinq mille mètres. Finalement, en y repensant, ma vie était bien équilibrée.

Je me joignis aussi à un groupe de scouts, mais abandonnai après quelques semaines car l'encadrement strict ne me satisfaisait pas et me rappelait trop la pension. Un autre groupe au sein de l'école m'attira davantage car on y menait une réflexion sur la religion et, surtout, on préparait ensemble des camps de vacances qui élargiraient mon horizon. A ma grande surprise, les parents furent d'accord pour que je fasse, en 1950, un premier camp dans un petit village du Luxembourg, Lippersheid, près de Clervaux. Je sortais de quatrième et je découvrais les bienfaits de la vie en communauté pendant trois semaines inoubliables. Notre groupe s'était affilié à la J.E.C. (Jeunesse Etudiante Chrétienne) et l'esprit me convenait vraiment. Nous logions dans une ferme où une grande bâtisse nous avait été réservée par des fermiers, Monsieur et Madame Hoffmann, pour le dortoir, les cuisines et les salles de jeux et de réunions. Dans le grand pré devant, nous hissions les couleurs chaque matin après une séance de gymnastique et souvent un bain dans la rivière proche. C'était vraiment une aventure dans cette pittoresque région de la vallée de la Sure : feux de camps, veillées de prières, jeux de jour et de nuit, le tout dans un élan et un enthousiasme que je n'avais jamais connus. Le camp avait été baptisé « le Camp de la Hure » et nous étions divisés en équipes de « Hurons » qui s'affrontaient au cours de toutes les activités parfaitement organisées. Je me souviens de l'expédition au château de Burscheid, de la pose d'une croix de six mètres en haut d'une colline proche du village et aussi des rencontres avec les habitants. Quel enrichissement pour nous tous !

L'année suivante, en 1951, après le succès du premier, je fis un deuxième camp, « le camp des Aravis », au col des Saisies dans les Alpes. Cette fois, j'étais chef de l'équipe « Cordée des Valaisans » que je rassemblais plusieurs fois par jour en poussant le début de la devise « A l'assaut des… » et les six équipiers répondaient d'une seule voix « …cimes ! ». J'y retrouvais les mêmes amis qu'au Luxembourg pour un séjour de trois semaines dans la haute

Mais, la dernière année, lorsque j'étais en troisième et que je pensais « arrêter l'école »quelques mois plus tard, nous nous levâmes un matin et ne trouvâmes personne pour le petit déjeuner. La maison était en émoi car le frère de Mademoiselle Touzard venait de la trouver morte subitement dans sa chambre. Je l'aperçus, étendue près du lit, sans oser regarder plus longtemps. Elle était morte la veille au soir avant de se coucher dans la chambre juste au-dessus de la mienne et je n'avais entendu aucun bruit de chute. Maman vint me chercher et je manquai la classe pendant quelques jours, juste le temps de retrouver une autre chambre en ville. Je restai frappé par ce décès si soudain qui me fit bien prendre conscience de la réalité de la mort. A ce jour, j'avais perdu un grand-père, une grand-mère et, maintenant, cette dame que nous aimions bien. La vie pouvait ainsi s'arrêter brutalement et cela me remplit d'une certaine inquiétude. Pourtant, tout allait bientôt redevenir « comme avant » et je m'installai quelques jours plus tard chez Madame Barillon, près de la place de l'Eperon, pour finir l'année scolaire.

Lorsqu'arriva le mois de Juin, j'obtins le brevet et je retournai au Haut-Breil. A bientôt dix-sept ans, j'allais commencer à travailler car la coutume le voulait. Il me restait deux mois de vacances qui ne seraient qu'une transition puisque je commençai immédiatement à me familiariser avec les travaux de la ferme, mais surtout de la cidrerie. Mais, bientôt, je me sentis prisonnier et regrettai mon choix qui, il est vrai, avait été un peu imposé. Je pressentis aussi que tout n'irait pas pour le mieux dans l'avenir, en découvrant que la gestion et les finances de notre père allaient un jour amener la catastrophe. Je fus aussi conseillé par le comptable qui m'engagea à reprendre des études pendant qu'il en était encore temps. J'en discutais avec Maman très compréhensive et qui, j'en suis sûr, approuva mon choix qui lui faisait plaisir, bien qu'elle ne l'avouât jamais ouvertement. Papa, quant à lui, n'accepta pas vraiment de discuter sur ce sujet mais il fut toutefois d'accord pour que je continue jusqu'au baccalauréat en me faisant comprendre qu'après, si je persistais dans mon souhait de faire des études, je devrais subvenir à mes propres besoins. Sur ces bases, je décidai de m'inscrire aux Cours de Vanves par correspondance afin de ne pas perdre mes connaissances acquises à l'école de la rue de Lorraine et de préparer mon entrée au lycée de garçons du Mans. Cette année 1952-1953 fut donc très occupée et je ne pensai plus à jouer ou à considérer le Haut-Breil comme un lieu de promenades et de rêveries. Je fis face au travail et aux devoirs que j'envoyai régulièrement et qui me revinrent avec des corrections encourageantes.

Pendant ces mois de transition, je me concentrais le soir sur les matières littéraires et surtout sur l'anglais. J'étais certain que là résidait l'objet de mes études futures. Je me mis à lire des nouvelles et de courts récits en prenant des notes et en rédigeant des listes de vocabulaire que j'apprenais et essayais de bien retenir. Le temps passa vite et il fallut prendre mon inscription au lycée et trouver une chambre pour le mois d'octobre. Une nouvelle étape était entreprise et, une fois encore, après un an d'interruption, je reprenais le chemin de l'école, conscient d'instaurer dans la famille une nouveauté dont il fallait que je me sente pleinement responsable.



Frère EVANNO



- Classe de 3ème -

ECOLE DE LA RUE DE LORRAINE au MANS
~ 1947 - 1950 ~

La fin des années quarante







Avec Bernard Dannier (à gauche)

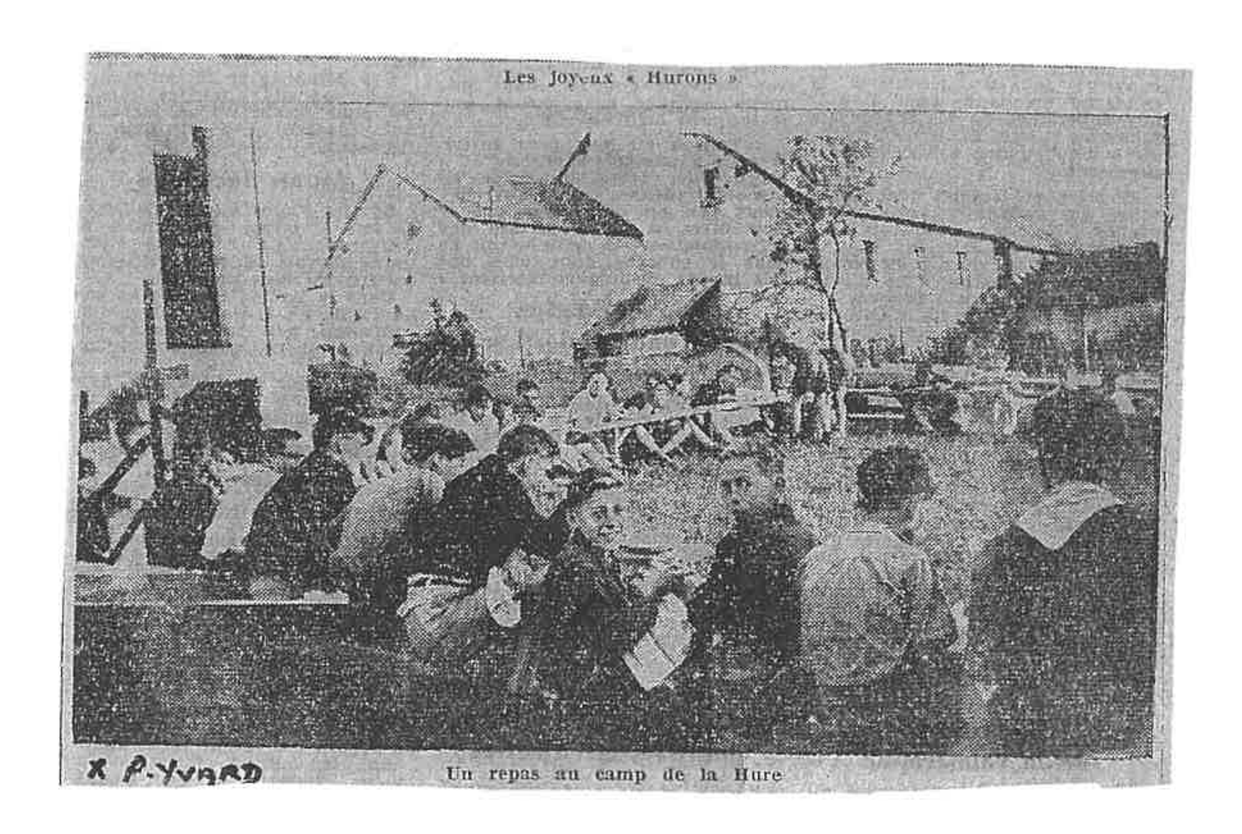


Vélo et camping

Le camp de la J. E. C.
au Grand Duché de Luxembourg



Les Joyeux « Hurons »



x P. YVARD

Un repas au camp de la Hure

VIII

Chaque fois que je vais au Mans, je regarde le lycée perché au-dessus de la rue des Maillets, en retrait de la place des Jacobins, tout près de la cathédrale, et je repense à ces trois années pendant lesquelles j'ai tant appris sur le monde, sur les autres, et sur moi-même aussi. Les souvenirs se bousculent un peu mais ne se confondent jamais. Les années entre dix-huit et vingt et un an sont souvent décrites comme les plus belles mais je crois, en fait, que ce n'est pas tout à fait vrai car c'est une période de la vie où l'on se cherche sans se trouver vraiment, où la perception des faits et des événements est exagérément grossie ou amoindrie par le fait même qu'elle n'est jamais maîtrisée par une expérience suffisante. Pourtant ces années de construction de la personnalité restent marquantes et souvent déterminantes.

J'entrai donc, en Octobre 1952, dans un univers nouveau qui avait ses règlements stricts. L'ennui est que j'étais, compte tenu des circonstances d'un parcours hésitant, à la veille de mes dix-huit ans et que ceux que j'allais rencontrer n'auraient, pour la plupart, que seize ans, l'âge normal pour entrer en seconde, à une époque où seuls ceux qui avaient réussi pouvaient espérer viser l'obtention d'un baccalauréat en vue d'études supérieures encore plus sélectives. De plus, j'étais « fils de paysan » et ceux-là ainsi que les « fils d'ouvriers » étaient plutôt rares dans l'enseignement secondaire : le certificat d'études suffisait bien pour être fermier ou ouvrier et, avec ce certificat, on savait écrire et compter et cela aussi représentait quelque chose ! Il faut encore une fois comprendre que la France était rurale en 1952 et que l'on ne soupçonnait pas la grande mutation qui se préparait dans tous les domaines. Comment allais-je être accueilli ?

Cette fois, je ne choisis pas l'internat car je ne pouvais pas me faire à l'idée de me retrouver à nouveau « enfermé », après avoir goûté à la liberté de l'externat . Les règles étaient certes meilleures car les internes avaient le droit, lorsqu'ils n'étaient pas « collés » le dimanche, de rentrer chez eux le samedi. Les risques de « colle » étaient nombreux en ces temps de discipline acceptée. Je me retrouvais donc, avec trois autres lycéens chez Madame Didelon, dans une rue entre le lycée et la cathédrale. Le jour de la rentrée, le proviseur, Monsieur Praud présida, avec toute sa prestance, les opérations de répartition dans les classes. Il en imposait par sa simple présence et le plus étonnant, c'est qu'il était de petite taille, à peine plus d'un mètre soixante, c'est à dire même plus petit que moi, avec mes un mètre soixante-cinq !Tout se déroula dans le plus grand silence, chacun allant se placer en rang devant la bonne salle. Je reconnus les internes avec leur blouse grise. Finalement tout se passa au mieux, je nouai assez vite des liens amicaux et l'atmosphère me sembla bonne. Lorsque le proviseur vint dans notre salle, nous nous levâmes pour l'accueillir car c'était l'usage. Personne n'aurait penser à s'agiter ou à prononcer le moindre mot ; il nous lut le règlement et nous donna encouragements et conseils pour bien réussir nos études. Tout, cela va de soi, allait se dérouler dans la plus grande discipline, dans le respect des autorités. La contestation ne venait à l'idée de personne en ce temps là.

l'on pouvait fermer avec un rideau blanc. Le surveillant était toujours là, mais nous pouvions préserver notre petit univers où il y avait tout juste assez de place pour un lit de fer, une armoire en bois, une table et une chaise, mais c'était un peu « chez nous ». Les lavabos étaient communs au bout du dortoir. J'adoptai la blouse grise et je pus goûter au véritable esprit de corps qui rassemblait les internes en une communauté soudée pendant toutes les périodes bien rythmées de notre vie quotidienne, au dortoir, en classe et à l'étude. C'est là que j'ai connu Bernard Pinot, mon voisin de dortoir, que j'ai retrouvé presque vingt ans plus tard à La Chapelle-sur-Erdre où il s'était lui aussi installé.

Je fis des efforts cette année-là et travaillai le français à partir du *Castex et Surer*, l'anglais dans la série *L'Anglais Vivant*. En philo, nous avions un bon professeur, Monsieur Margolin, spécialiste d'Erasme, qui était, pour une raison que je n'ai jamais connue, surnommé « Pilou ». Ce surnom était si célèbre pourtant que les externes avaient même oser l'écrire sur les murs autour du lycée. Un jour, ils firent des centaines d'affichettes, avec la manchette « Votez Pilou » en grosses lettres noires, qu'ils distribuèrent et collèrent sur les murs de la ville avant des élections. Cela fit grand bruit et de lourdes sanctions furent prises à l'encontre des auteurs supposés du canular. Je pense que ces farces, facéties et montages plus ou moins ingénieux animaient la vie du Lycée et s'inscrivaient dans la grande tradition d'une jeunesse sans violence, mais assez fougueuse et toujours désireuse de manifester son identité.

J'aimais moins la cosmographie que nous étions obligés de présenter au bac avec un petit coefficient . Le professeur surnommé « Douglas » était si chahuté que je me demande comment il pouvait continuer à enseigner ! J'eus la bonne fortune, en terminale, d'avoir deux professeurs qui s'étaient fait un nom dans le lycée : Monsieur Fontenilles me confirma dans mon désir de faire de l'anglais ma profession et Monsieur Ozouf me fit aimer l'histoire. Tous deux ont continué leur carrière en Sorbonne plus tard. Les ouvrages de Jacques Ozouf, notamment sur les professeurs dans l'histoire de la République, sont aujourd'hui des références reconnues. C'est toujours une chance de croiser le chemin de personnes qui, sans qu'elles en aient conscience, vous ont aidé et inspiré. J'ai donc finalement pu tirer la meilleure part des deux aspects de la vie au lycée : l'étude et la vie sociale. J'ai ainsi pu profiter des avantages liés à une telle existence organisée sur des bases collectives: découverte des autres et découverte de soi qui sont indissociables. Pour moi, le lycée avait une âme, une atmosphère, dans lesquelles je me reconnaissais.

Nous avions le droit de sortir le jeudi après midi en ville. Nous allions dans un café Place de la République jouer au cartes ou au baby-foot. La grande brasserie Gruber existait encore avec son décor début de siècle et nous allions parfois au cinéma Pathé. Le Samedi, nous rentrions chez nous. Je retournais alors au Haut-Breil par l'omnibus Le Mans-Alençon. Je me rappelle encore le nom de toutes les gares où s'arrêtait le train à vapeur avec ses wagons de bois. Nous étions plusieurs internes à le prendre avec un sentiment de liberté retrouvée. Souvent, j'ai pris aussi le car sur ce parcours. Je revois la gare des cars de la S.T.A.O., Avenue Thiers, mais surtout j'entends encore, avant le départ du Mans, les annonces, avec un fort accent sarthois, de toutes les stations desservies sur la route jusqu'à La Hutte. Maman venait me chercher et je retrouvais l'atmosphère de la ferme en me sentant devenir un peu étranger. Pour beaucoup là-bas, j'étais celui qui ne travaillait pas, celui qui passait son temps à étudier, c'est à dire à ne rien faire ! Le dimanche, j'allais à vélo retrouver des amis à l'Hôtel de la Gare pour faire de véritables tournois de baby-foot. Le lundi, je repartais content vers mon nouvel univers.

aucune satisfaction. Je sus plus tard qu'il en tirait tout de même une fierté qu'il partageait seulement à l'extérieur lors de ses conversations avec ses amis. Enfin, j'étais habitué et n'y attachais plus d'importance. Je savais que je ne devais compter que sur moi-même. Comme cela avait été convenu, il fallait maintenant que je subvienne à mes besoins et que je me débrouille tout seul. Une seule solution existait, j'allais réintégrer un internat, cette fois comme surveillant. Je me remémorais, en m'identifiant un peu à lui, Daniel Eyssette, dans *Le Petit Chose* d'Alphonse Daudet. C'était un peu romantique et « mélo », mais c'était ainsi. Cependant, j'espérais bien aller au-delà de son histoire et réussir à faire des études supérieures.

Un jour, en Juillet, je me mis à parcourir les petites annonces d'*Ouest Eclair* et j'en retins une. L'Institution Saint Paul de Cherbourg cherchait un surveillant pour la rentrée suivante. J'écrivis donc avec conviction, tout en regrettant que Cherbourg ne soit pas une ville universitaire, mais il y avait urgence et je pensais que j'irais à Paris ou à Caen de temps à autre pour chercher des cours qui me permettraient de travailler seul. Ma candidature fut retenue. J'étais lancé dans la vie et je quittai le Haut-Breil un matin de Septembre 1955 pour une nouvelle expérience, celle de ma vie indépendante qui devait absolument réussir.

Lycée
Montesquieu
Le Mans
Année de Philo
Professeur : M. Margolin
1954



1954

Sorties
du
Jeudi

IX

La ville de Cherbourg m'accueillit et je ressentis immédiatement son atmosphère particulière due, sans doute, à son port et aux sites vallonnés qui l'entouraient. Mon premier contact, à la descente du train, fut teinté d'inquiétude cependant : il faisait froid en ce matin d'automne et la pluie menaçait. Je traversai les rues grisâtres et entendis pour la première fois la sirène du *Queen Mary* ou du *Queen Elizabeth* qui arrivaient de Southampton et faisaient escale pour la nuit, avant de repartir pour la traversée de l'Atlantique. La ville, à cette époque, vivait encore au rythme de ces escales qui déversaient vers les hôtels du centre une foule de voyageurs en transit. Les quelques heures passées là étaient une aubaine, deux fois par semaine, pour les commerçants : les magasins s'emplissaient, les rues prenaient une couleur exotique, deux univers se côtoyaient. Je poursuivis mon chemin avec mes deux valises bien lourdes. De temps à autre, je m'arrêtai pour consulter mon plan alors que des images confuses de voyages défilaient rapidement en mon esprit pour disparaître presque aussitôt. Ma destination était moins romantique et mon aventure n'avait rien de commun avec les découvertes que promettait une croisière de cinq ou six jours vers New York et les Etats-Unis.

Bientôt, j'arrivai rue de l'Amiral Courbet, devant le Collège Saint-Paul. Ses bâtiments sévères ressemblaient à tous ceux des anciens collèges en France. Je distinguai aussitôt, en entrant dans la cour, la Chapelle et, à droite, en haut d'un perron, un personnage qui devait être le concierge. Il vint vers moi et une foule de pensées m'assaillirent : j'étais seul, j'allais me présenter au directeur et je devrais me montrer confiant, sûr de moi, mais poliment réservé, affable mais sans affectation et, pour la première fois de ma vie, j'allais affronter le monde des adultes pour « gagner ma vie » et tenter de réussir plus tard à devenir professeur, personne n'allait me soutenir, me défendre, mon adolescence était bien terminée. Jeune bachelier, je me lançais sur la route… Le sombre personnage arriva à ma hauteur, c'était bien le concierge et je dus me présenter, aller poser mes valises dans la loge et attendre, dans un vestibule haut de plafond et sobrement décoré, que le directeur veuille bien me recevoir.

Je n'attendis pas et le Père de Gourmont me tendit la main. Il avait une démarche vigoureuse, était de petite taille, assez gros, souriant et portait, bien sûr, la soutane noire toujours de rigueur à la fin des années cinquante. Il avait une façon de vous regarder par dessus ses petites lunettes qui montrait qu'il s'intéressait à vos propos tout en vous scrutant de la tête aux pieds. L'entretien, je me souviens, fut rempli de recommandations tenant à la discipline, aux rapports distants qui devaient exister entre les élèves et le surveillant d'internat que j'allais être. Mon passé de pensionnaire fut considéré comme un bon point et il était clair que cela avait compté dans la décision en faveur de mon recrutement. Après cet entretien, un abbé, responsable de l'internat, fut appelé afin que me soit présentés mon étude, mon dortoir et toutes les questions matérielles qui régleraient ma vie quotidienne dans l'établissement.

Le temps passait donc très vite entre l'étude, le dortoir, la chambre et les quelques sorties qui me firent mieux découvrir la ville et la région. Je garde le souvenir de promenades avec des collègues le long de la côte, vers l'ouest du Cotentin, jusqu'au Nez de Jobourg où l'on peut descendre jusqu'à la mer en se tenant fermement aux cordages installés là par souci de sécurité. J'aimais la mer et surtout la côte sauvage et escarpée, les remous incessants, le vent qui soufflait en permanence et regonflait les poumons avant le retour vers la ville. Sur le port, les promenades étaient toujours renouvelées, chaque escale de bateau offrait son lot de voyageurs bigarrés dont on pouvait entendre les accents à dominante anglaise ; en fait je m'imaginais un peu en Angleterre et j'avais envie de parler avec eux. Mais je n'en eus jamais l'occasion.

Lorsqu'arriva la fin du premier trimestre, je pus regagner le Haut-Breil pour les vacances de Noël. Il me sembla, dès mon arrivée, que je vivais là en marge. J'étais en effet le seul à ne rien faire, aux yeux des autres, et cela suffisait à me déstabiliser et à me faire prendre conscience d'une profonde séparation qui allait encore s'amplifier dans les mois à venir. Cependant, ces vacances furent riches car, avec le premier argent que j'avais pu gagner et que je n'avais pratiquement pas dépensé, j'achetai à crédit un scooter, un *Vespa 150,* tellement à la mode dans les années cinquante. Je me figurais alors que le monde de l'indépendance s'ouvrait devant moi, j'étais prêt à jouer les héros de *Vacances Romaines,* surtout qu'Audrey Hepburn était secrètement mon idole ! J'eus vraiment l'impression que ce scooter me donnait désormais une totale indépendance. Il était d'un beau gris métallisé et je le briquais avec assiduité. Je passai sans peine le permis moto et, dès le mois de Janvier, je partis pour Cherbourg comme vers de nouvelles aventures. Après la traversée d'Alençon, je filai vers Sées où je pus visiter la Cathédrale, puis Argentan et Falaise. La plaine de Caen me parut longue et je fus heureux d'atteindre la ville sans encombre. Je m'y arrêtai et me rendit à l'Université pour glaner les premières informations pour mon inscription en Juillet. Confiant, je repartis vers Avranches et remontai tout le Cotentin jusqu'à Cherbourg où j'arrivai en fin d'après-midi. Mon scooter fut admiré par mes collègues surveillants et je jouis alors d'un statut particulier : j'étais celui qui allait pouvoir s'évader du collège pour des randonnées à deux et chacun espéra être choisi. C'est ainsi que je pus souvent quitter la ville et visiter la côte avec des amis au cours d'une année qui s'écoula très vite.

Une expérience nouvelle me fut proposée au dernier trimestre, le remplacement d'un professeur absent dans une classe de sixième. Je fis mes premiers cours en Mai 1957. J'enseignai l'histoire ancienne et le français pendant deux mois. Comme tout débutant enthousiaste, je passais un temps fou à préparer les classes et je m'aperçus très vite que l'essentiel était d'établir un contact fructueux plus que d'étaler des connaissances trop fournies pour mon jeune auditoire. Après quelques classes d'adaptation, je parvins à nouer une relation de confiance et le travail s'affirma et se consolida de chaque côté. A la fin de l'année, mes élèves m'offrirent deux ouvrages de Katherine Mansfield avec leurs dédicaces et signatures que je conserve précieusement. Je me sentais vraiment fait pour le métier de professeur et je devais m'organiser en conséquence. J'avais bientôt vingt-trois ans et je n'étais pas en avance. Cette année sans résultat universitaire ne fut pas négative cependant et, avec le recul, je peux dire qu'elle m'a été bénéfique car j'avais acquis une certaine maturité et une expérience d'enseignement très enrichissante. Je calculais que pouvais avoir un sursis militaire jusqu'à l'âge de vingt-cinq ou vingt-six ans et il me restait donc trois années pour mener à bien une licence d'anglais à Caen. J'étais tellement motivé que je me souviens même avoir élaboré un calendrier précis qui me menait jusqu'à l'agrégation ! C'était très présomptueux, mais mon objectif était fixé et il fallait absolument que je m'y tienne.

ville, nous nous arrêtions dans les cafés boire et manger quelques « tapas ». Jamais on ne se couchait avant minuit. Avec des amis, j'ai pu visiter tous les sites intéressants que beaucoup connaissent aujourd'hui mais qui pour moi, à l'époque où l'on ne voyageait pas tant, étaient une découverte que je jugeais exceptionnelle. Je me rendais compte chaque jour de ma chance et j'en tirais à chaque fois une foule d'expériences encore nettes en ma mémoire.

La fin du mois d'août arriva très vite et mon retour s'effectua sans peine. Je ramenai des souvenirs et des connaissances nouvelles qu'il me fallait parfaire avant d'affronter, vraiment cette fois, l'université. Dès mon retour, toujours par les petites annonces, je trouvai un poste de surveillant d'internat au collège-petit séminaire de la Maladrerie à Caen.

X

En septembre 1956, la ville de Caen avait retrouvé un aspect d'après-guerre avec des bâtiments et immeubles reconstruits et des parties de ville sauvegardées et bien restaurées. Je découvrais, en arrivant, une activité normale. Les cicatrices étaient encore visibles ici ou là mais en douze ans, le cours de la vie quotidienne avait bien pris le dessus, sans pour autant faire oublier les milliers de morts et les peurs endurées en juin 1944.

Le Petit Séminaire de la Maladrerie se dressait, gris et austère, assez loin du centre, vers Carpiquet. Je pénétrai, en scooter, dans la grande cour d'entrée, « la cour d'honneur » et cherchai aussitôt où m'adresser. En face, une grande bâtisse froide avec de hautes fenêtres à petits carreaux, trois étages et un toit d'ardoises percé de lucarnes. Une sorte de cloître au rez-de-chaussée de ce bâtiment contribuait à la sévérité qui s'imposait d'emblée. A droite, un bâtiment plus petit me sembla, avec raison, affecté au bureaux. A gauche enfin, un autre bâtiment attenant laissait apercevoir des salles de classes. Cette structure en carré, complétée par le haut mur et le lourd portail d'entrée, m'évoqua aussitôt l'univers carcéral auquel j'étais maintenant bien habitué et qui ne m'impressionnait plus guère.

Le Père Directeur me reçut et je subis le rituel initiatique des conseils habituels dans une atmosphère amicale. Pour la première fois, j'avais une grande chambre au dernier étage, haute de plafond, au mobilier sobre et à la décoration plutôt monacale. Elle ouvrait sur l'arrière et, à travers la verdure de grands arbres centenaires, je pouvais voir l'horizon dégagé de la sortie de la ville. Je passai la soirée à disposer le lit et le bureau à ma manière, à mettre au mur les photos ou reproductions que j'avais apportées, si bien que « mon monde » était recréé. Je m'étais très vite approprié les lieux et je me sentais « chez moi », confiant et heureux finalement qu'une nouvelle année commence. Je ressentais la même joie que lorsque le premier jour de classe approchait à l'école de Saint Germain. Les promesses de découvertes multiples, la certitude de rencontrer de nouveaux amis, les odeurs particulières des salles de classe fraîchement nettoyées et l'attente de nouveaux visages tous fixés vers l'estrade. Ces sensations plus ou moins confuses, je les éprouverais à chaque rentrée au cours de ma vie d'élève, puis de maître…

Mes souvenirs de la Maladrerie sont colorés, parfois pittoresques et variés. Les nombreux prêtres formaient une cohorte noire que nous retrouvions à chaque repas dans le grand réfectoire. Il y avait des enseignants plus ou moins jeunes, pas loin d'une quinzaine sans doute, et quelques très vieux prêtres à la retraite hébergés là et sans doute sans famille. Chacun avait ses manies et sa place attitrée, son rond de serviette et sa boîte de médicaments bien en évidence. La règle non écrite prévalait et il ne convenait surtout pas de changer les habitudes ni le déroulement si ponctuel des repas. Tous formaient une communauté en apparence soudée, mais qui avait ses secrets et ses inimitiés, ses règles et sa hiérarchie. Nous, les laïcs, surveillants pour la plupart, occupions les deux extrémités d'une longue table qui traversait toute la longueur de la salle, de sorte que nous formions un groupe à part sans possibilité de conversation avec ces « pères » qui siégeaient vers le milieu. Nous ne

professeurs que j'estimais : le Professeur Syvère Monod si méticuleux et qui nous apprit tant de choses en anglais avec une méthode tellement rigoureuse que j'en ai toujours retenu l'essentiel plus tard, puis l'écrivain professeur Robert Merle. Il portait beau, comme on dit, et je me le remémore arrivant en cours avec des notes qu'il déployait sur le bureau et ne consultait pratiquement jamais. Il avait le don de la parole et une conviction qui nous fascinait tous. Il renforça ma soif de lectures, mais ce n'est que plus tard que je lus ses romans, *Week-end à Zuydcote, La Mort est mon Métier* et quelques volumes de *Fortune de France*. J'ai toujours plaisir à le voir ou à l'entendre à la télévision ou à la radio. Il doit avoir au moins quatre-vingt-dix ans aujourd'hui ! Mais revenons à cette année de « propé », simplement pour dire que tout se passa comme je l'espérais. Même en espagnol, je réussis à obtenir un 8 sur 20 qui « sauvait les meubles ». Pour le reste, je passais les épreuves d'anglais et d'histoire et géographie sans embûches, sans plus. L'examen eut lieu dans « l'aquarium », une grande salle de verre reliant les deux corps de bâtiments existant à cette époque et qui faisait face aux pelouses aujourd'hui construites, hélas ! Imaginez ma joie de voir mon nom parmi les reçus ! J'étais sur la voie et rien ne m'en détournerait.

Pour les vacances, j'avais projeté un voyage en scooter en Grande-Bretagne avec un ami, professeur au petit séminaire, le jeune abbé Gesnouin qui étudiait aussi l'anglais à l'université. Après quelques jours passés au Haut-Breil sans que mon père me demandât si j'avais réussi, nous partîmes vers ce qui pour moi était une nouvelle aventure. La ferme était devenue un simple port d'attache, un lieu de transit désormais. L'Angleterre m'attirait et je voulais parler et rencontrer des gens pour me familiariser avec ce pays et sa langue que je commençais à maîtriser. L'abbé avait revêtu un costume de clergyman plus adapté à ce genre de voyage. La première nuit, nous couchâmes dans l'abbaye du Bec Hélouin et le lendemain, nous arrivâmes à Dieppe. Arrivés à Newhaven, nous allâmes à Crawley, dans la lointaine banlieue de Londres, et nous fûmes reçus par John et Elsie Davey. J'avais connu John au Haut-Breil où il était venu camper avec des scouts. C'était un ami de Tante Suzanne Julienne, la sœur de Papa, qui avait la ferme voisine, au Bas-Bray. John avait été blessé pendant la guerre et des liens d'amitié s'étaient noués qui durent encore aujourd'hui. Il a été sans doute avec quelques autres Anglais de la guerre, à l'origine de ma passion pour l'anglais et l'Angleterre. Malheureusement, au moment où j'écris, il vient de mourir à quatre-vingts ans, d' un cancer du foie. En 1957, il travaillait comme broker à la *Lloyd's* de Londres, dans la *City*. Nous fûmes reçus comme des rois et pûmes prendre un bon bain après la route. Le soir, Elsie nous prépara un bon repas à l'anglaise, comme elle savait si bien le faire. C'est vrai que d'ordinaire on mangeait assez mal là-bas et nous nous contentions de repas dans les self-services *Lyons* qui n'avaient rien à envier aux *Mac Donalds* qui allaient, plus tard, les remplacer et envahir le monde. Nous passâmes un mois en sillonnant tout le sud, du Sussex à la Cornouaille. Les *Bed and Breakfast* étaient bon marché et il ne nous en coûtait qu'environ une livre par personne et par nuit à cette époque. Ce fut une bonne expérience et nos vacances furent excellentes.

De retour au Haut-Breil, je préparai la rentrée. Une deuxième année à Caen, toujours au petit séminaire de la Maladrerie, promettait d'être intéressante car j'allais enfin ne faire que de l'anglais et préparer « Etudes Pratiques » et « Philologie », les deux premiers certificats vers la licence. Cette année 1957-58 allait être aussi bénéfique que la précédente. Tout se passa bien et le programme me fit découvrir la civilisation britannique, la traduction et l'histoire de la langue à travers les textes anciens de la Bible. A l'examen, j'eus à commenter le texte de la multiplication des pains, à traduire des passages d'anglais et de français contemporains et à traiter de l'architecture à l'époque élisabéthaine. Les professeurs étaient les mêmes et je connaissais bien tout le fonctionnement de l'université et des cours. J'avais

j'entamais alors une troisième année à Caen qui allait être bouleversée et marquer le grand tournant de ma formation. En effet, après quelques semaines, je fus convoqué par Monsieur Monod un matin, au début d'octobre 1958. Tous les détails me reviennent, comme c'est le cas pour tous les événements marquants qui changent le cours d'une vie. Un étudiant, qui devait partir à l'université d'Edimbourg comme lecteur de français, se désista et le poste m'était offert. Une aubaine ! Mais que faire ? J'avais un contrat au petit séminaire et il me fallait l'accord du directeur. Le père abbé accueillit la nouvelle avec joie, il comprenait mon désir de partir et la nécessité d'une telle expérience pour mon avenir. Avec son plein accord, je répondis positivement à l'offre exceptionnelle qui m'avait été faite sans que je la sollicite. Il fallait, en effet, être titulaire de la licence pour prétendre à un tel poste. Monsieur Monod m'avait donc fait confiance et j'étais comblé.

Quelques jours plus tard, je rentrai au Haut-Breil. Maman m'accueillit avec le sourire et, pour la première fois, sembla vraiment très contente de ce qui m'arrivait. De papa, aucune réaction. Il était souvent absent et ne semblait pas s'intéresser à mes études. La situation de l'exploitation ne semblait pas s'arranger. Les dettes s'amplifiaient à cause des visions grandioses de notre père et Jules avait dû quitter la ferme avec de grands regrets. Il travaillait maintenant dans une laiterie en Normandie et avait pu s'acheter une moto pour ses déplacements. J'étais d'ailleurs allé le voir dans son entreprise et je vis qu'il gagnait peu et ne semblait pas heureux. Jacqueline, elle, était partie depuis plus longtemps et avait trouvé un poste aux Comptoirs Modernes. C'était donc une sorte de débâcle au Haut-Breil et seul, Michel restait encore avec Yvonne et un premier enfant. Ils allaient eux aussi bientôt partir. Il me sembla alors, avant mon propre départ à Edimbourg, que j'entamais une nouvelle vie et que les liens avec le monde de l'enfance et de ma jeunesse au Haut-Breil allaient être définitivement rompus. En fait j'entrais, par tout ce jeu de circonstances favorables ou non, dans le monde des adultes.



avec Michel Dumar en Cornouaille



au Haut-Breil



cueillette des fraises
à Wisbech
1958

X1

Quel voyage ! En quelques jours, j'avais vendu mon scooter et préparé deux lourdes valises avec vêtements, livres et documents et aussi quelques objets personnels qui me permettraient de personnaliser mon nouvel univers. Je gagnai Paris, puis Londres par le train. Avec toujours le même plaisir, je pus une nouvelle fois goûter la traversée par bateau qui promettait une rencontre de plus avec l'Angleterre, ma terre d'adoption. A Londres, je pris le *flying Scotsman*, ce train direct et rapide pour l'époque qui rejoignait chaque jour Edimbourg et qui me permit de découvrir le nord de l'Angleterre et ses collines si vertes, puis les *lowlands* avec leurs moutons et leurs murets de pierres, avant d'atteindre ma nouvelle ville écossaise un jour de novembre 1958.

Dès ma sortie de la gare, je fus immédiatement saisi par la majesté légèrement embrumée de la cité. *Princes Street*, ses magasins luxueux d'un côté et les jardins en contrebas de l'autre, la statue de Walter Scott, les grands hôtels, le Musée Royal, tout semblait solidement implanté dans un site escarpé en plein centre de la ville. Les colonnes sur un sommet, assez loin dans le prolongement de cet alignement architectural varié et majestueux, ont contribué sans doute à la renommée d'une ville que certains appellent l'Athènes du Nord. Ce n'est pas une harmonie, encore moins une unité qui s'en dégagent, mais plutôt une atmosphère indéfinissable qui aussitôt vous saisit. Jamais cette première impression n'a été effacée pendant toute cette année d'activités et de découvertes multiples. Plus tard, au cours de plusieurs voyages, j'ai toujours éprouvé la même sensation.

Le premier contact s'effectua, comme convenu à l'Institut Français, *Randolph Crescent*, une de ces places en forme de croissant avec des bâtisses de style Georgien en pierres noircies par le temps. C'est là que je devais résider pendant quelques jours avant de trouver une chambre d'hôte dans la ville. Les premiers jours furent très occupés. D'abord, une grande surprise m'attendait lorsque je pris connaissance du contrat qui me liait à l'université ; je devais ouvrir un compte à la *Westminster Bank* afin de recevoir, d'un seul coup, le salaire annuel de cinq cents livres, une fortune à mes yeux ! A l'époque, on pouvait se loger pour moins d'une livre par nuit, petit déjeuner compris.. Inutile de dire que cela me remplit de joie et, en même temps, d'une certaine appréhension car il me faudrait gérer mon budget sur les huit mois à venir. Je trouvai facilement mon logement, avec l'aide de mes collègues français déjà installés depuis trois semaines. Ma *landlady*, Mrs Thompson, *Blantyre Terrace*, m'accueillit chaleureusement et me présenta aux trois ou quatre locataires étudiants, tous britanniques. La maison était très typique avec ses fenêtres en encorbellement et son porche soutenu par deux colonnes massives. Toutes les maisons étaient construites sur à peu près sur le même modèle dans ce quartier chic, non loin des *Meadows*, grand parc à l'anglaise aux pelouses vertes et aux arbres séculaires. Chaque matin, j'allais le traverser à pied pour aller jusqu'à l'université. C'est là que le deuxième jour, je fis la connaissance des professeurs du

que j'ai toujours reçu leurs témoignages de sympathie avec beaucoup de joie au fil des années.

Mais revenons à la vie à Edimbourg et aux activités multiples et variées que cette ville offrait à un nouveau venu encore enraciné dans sa culture paysanne. Pour la première fois, j'entrai dans le cercle des gens dits cultivés qui fréquentaient les lieux de spectacles et se tenaient ainsi au courant des richesses du passé et des innovations du présent. Je découvris de nombreuses pièces de théâtre, mais celles qui me marquèrent le plus furent les pièces qui renouvelèrent le théâtre anglais à la fin des années cinquante. John Osborne inaugura ce nouveau théâtre avec *Look Back in Anger*, mais je vis aussi des pièces de Beckett et de Pinter. Ils décidèrent de mon orientation future vers l'étude et la recherche sur le théâtre et le roman anglais des années cinquante et soixante. Je lus tous les romans qui sortaient à cette période et entrai dans l'univers romanesque de Wain, Braine, Sillitoe, Amis ... popularisés par une étiquette qu'ils acceptaient mal, *the Angry Young Men*. Certains sont morts et d'autres écrivent toujours et ne sont plus « jeunes ». Je me souviens, à ce sujet, avoir vu les films *Saturday Night and Sunday Morning* et *The Solitude of the Long Distance Runner* d'après les premières œuvres d'Alan Sillitoe sans penser que, dans le cadre de mon travail et de mes articles futurs, j'allais le rencontrer et nouer des liens d'amitié avec lui. J'ai aussi, dans les années qui ont suivi, eu des entretiens ou correspondu avec d'autres écrivains de cette époque qui ont nourri mes premiers cours à l'université de Nantes. J'avais adhéré au ciné-club de l'Institut Français d'Ecosse et découvris le *free cinema* dans ce même ton qui annonçait une véritable révolution culturelle dans l'Angleterre traditionnelle.

Deux sortes de concerts attirèrent aussi mon choix et c'est bien à Edimbourg que je commençai à apprécier la musique classique sans jamais, toutefois, devenir enthousiaste à l'écoute de compositions modernes dissonantes qui m'ont toujours agressé. De nombreux groupes de jazz traditionnels complétèrent cette éducation, entre autres l'orchestre de Chris Barber qui attira tous les jeunes. Je suis même allé voir le match de rugby, France-Ecosse, dans le cadre du tournoi des cinq nations, entraîné par mes collègues français supporters. En tout cas, ce fut un événement avec un cortège de manifestations dans la ville. Une anecdote mérite également d'être racontée. Les vieilles rues d'Edimbourg fournirent, en I959, le cadre idéal pour le tournage de *Voyage au Centre de la Terre* de Jules Verne. Avec les autres lecteurs français et de nombreux étudiants, nous fûmes sollicités pour être figurants dans la scène finale de l'accueil du professeur au retour de son exploration. Tout se passa dans la cour intérieure de l'université, *The Old Quad,* et je gagnai une livre dans l'opération qui dura une matinée. Mais il y avait tant de figurants en toges noires ou rouges dans cette scène que jamais je n'ai pu me voir au milieu de cette foule. Ce fut là ma seule prestation cinématographique ! Mais, pendant une bonne semaine, d'autres scènes furent tournées et la vieille ville avait pris un cachet théâtral qui la mettait encore plus en valeur.

Juste avant Noël, je décidai de déménager et de prendre une autre chambre chez une Mrs Wong qui était écossaise avec un accent très marqué et dont le mariage avec un Chinois n'avait pu la débarrasser. J'ai compris qu'elle s'était en fait séparée de son mari quelques années auparavant. Ma chambre était plus grande et plus confortable et, surtout, j'étais dans le quartier de *Morningside.* Je pus ainsi régulièrement traverser à pied les *Meadows* sur toute la longueur du parc pour aller à l'université. En chemin, je m'arrêtais souvent voir Philippe Bouquetqui était lecteur avec moi, lui aussi de l'université de Caen. Nous nous voyions souvent avec tous les autres lecteurs et lectrices, huit en tout, pour organiser une partie de nos sorties et l'atmosphère était vraiment bonne. J'avais aussi beaucoup de contacts avec des Ecossais et des Anglais et notamment une anglaise qui venait à un de mes cours. Wendy

revoir ces paysages qui m'enchantaient. Vraiment, cette année-là fut la meilleure de celles que j'avais vécues jusqu'alors et je sentais que j'aurais de la peine à me réadapter à un autre rythme de vie à mon retour en France. Ce fut un séjour idéal pendant lequel les loisirs et les découvertes s'équilibrèrent avec mon travail que je me suis toujours efforcé de mener à bien.

Le temps passa trop vite à mon goût et, dès la fin du mois de Juin, je fis une nouvelle fois mes bagages, animé d'un fort espoir de retour l'année suivante : on m'avait laissé entendre que la deuxième année était tout à fait possible, à la seule condition que je réussisse ma licence en Septembre. Il suffirait alors que je fasse une demande de manière officielle.

Mais le sort, ou plutôt la Providence, allait en décider autrement.

XII

Sitôt rentré au Haut-Breil , je me mis en quête d'un véhicule afin de pouvoir aller retrouver mes amis que je n'avais pas revus depuis quelques mois. Tout naturellement, je me rendis à Fresnay au garage Labbé où je pourrais acheter un nouveau Vespa, toujours à la mode. Mais là, je découvris que Claude Labbé vendait sa propre petite voiture, une Simca Cinq rouge à deux places et le prix était approximativement le même que celui d'un scooter . Bien sûr, elle avait pas mal roulé, mais avait été très bien entretenue. Je décidai de me faire ce cadeau et, avec une grande joie, je me trouvai au volant de ma première voiture. Un succès ! J'allais aussitôt montrer mon acquisition à Michel Dumur et il suggéra aussitôt que je n'avais plus aucune excuse pour ne pas aller le retrouver avec sa famille dans leur petite maison de vacances à Saint Julien de Quiberon. Voilà des années qu'il m'invitait et rendez-vous fut donc pris pour la semaine qui précédait le 14 Juillet. Je pourrais ainsi rôder ma petite voiture et aller profiter de la mer, dans un endroit que je ne connaissais pas encore. Je me souviens très bien de mon itinéraire à travers la campagne. Les routes étaient encore bordées d'arbres et la circulation était loin d'être celle que nous connaissons aujourd'hui.

Je fis la route en deux étapes et je m'arrêtai à Riaillé, en Loire Atlantique, chez mon frère Michel. Avec Yvonne et leur fille Françoise, ils venaient de s'installer là pour travailler dans une coopérative agricole, après avoir pris la décision de quitter le Haut-Breil à leur tour, l'avenir n'étant plus assuré pour eux. Avec beaucoup de regrets, ils avaient donc abandonné le Haut-Breil où ils auraient pourtant bien aimé rester pour gérer le patrimoine familial. Aucun des quatre enfants n'était resté sur les terres, à la ferme et à la cidrerie, et les parents se retrouvèrent alors seuls pour les quelques mois qui leur restaient à passer là-bas. Jamais je n'ai vraiment su ce qu'ils pouvaient bien ressentir devant une telle débâcle. Tous les liens se rompaient progressivement avec Saint-Germain et mon arrêt pour une nuit à Riaillé eut, en conséquence, un arrière-goût amer. Moi aussi j'étais attaché à la ferme, pour des raisons sans doute différentes de celles de Michel ; c'était un attachement sentimental mais profond dans lequel se mêlaient confusément les idées de racines, de famille et d'une enfance qui allait s'estomper irrémédiablement dans le passé.

Dès le matin suivant, je repartis en direction de Saint Julien de Quiberon . Ma petite voiture roula à sa vitesse, sans problème d'aucune sorte. A mon arrivée, je fus accueilli par toute la famille Dumur à *Ker Marie-Joseph* . La maison était assez petite, à deux pas de la mer sur la rue principale que chacun empruntait chaque jour pour aller à la plage. Je m'étais garé juste devant la maison et, tout fier de ma voiture, je la regardais souvent par la fenêtre et constatais qu'elle attirait les regards. Le modèle était déjà ancien et sa couleur était, c'est vrai, un peu voyante. Pour moi, elle était comme un jouet et, à bientôt vingt-cinq ans, il ne me vint jamais à l'esprit que c'était une réaction quelque peu puérile. Il faut reconnaître tout de même

sommes rencontrés, nous avions six ans d'écart et que lorsque nous nous sommes connus davantage, nous en avions un peu plus de dix. Elle aussi avait fait un timide mensonge, car elle n'avait que quatorze ans !

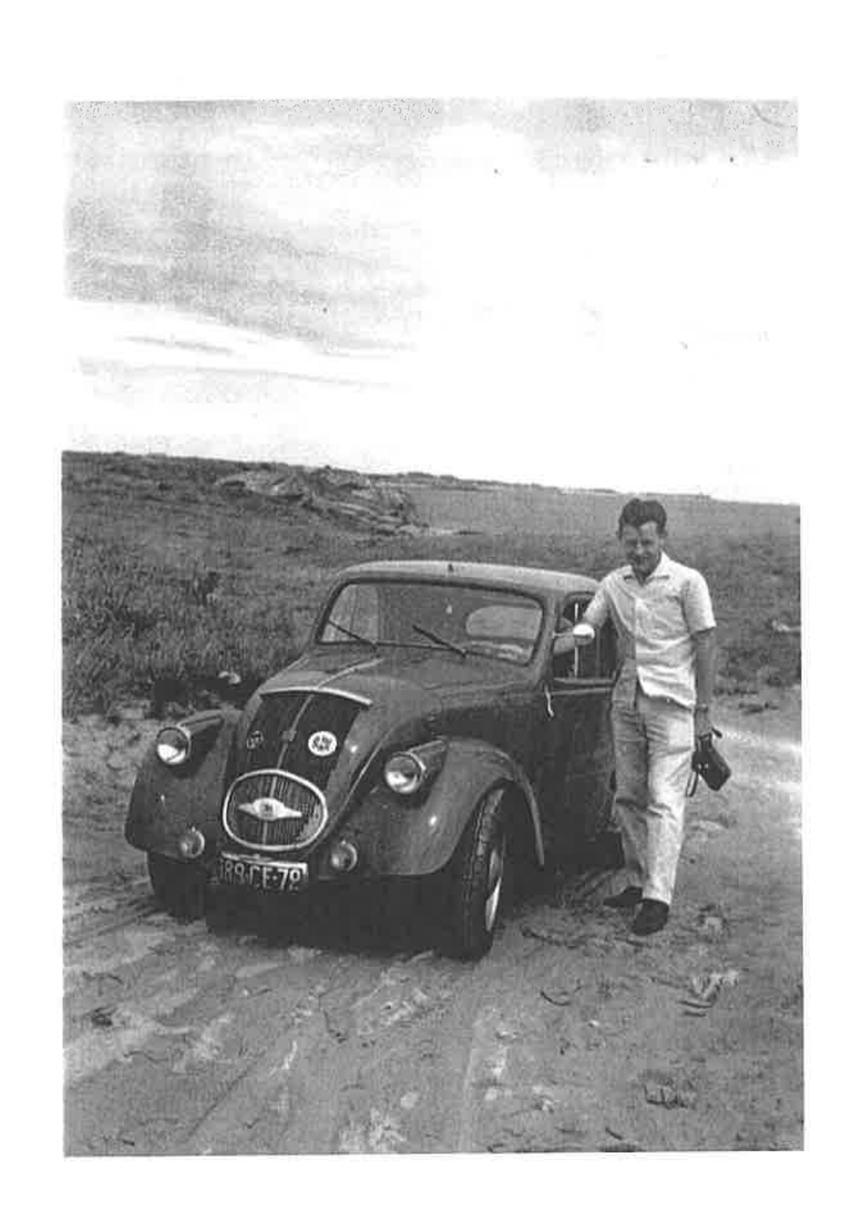
En tout cas pour moi, à ce moment-là, le 15 Juillet 1959, Dominique avait seize ans. Nous nous sommes embrassés avant notre séparation qui ne pouvait, à mes yeux, être définitive. Les jours de Juillet qui suivirent, de retour au Haut-Breil , j'eus bien du mal à me concentrer sur mon travail. A peine deux mois encore et les examens m'attendaient. Je réalisai alors que j'avais une raison de plus pour réussir. Je construisis déjà en pensée mon avenir immédiat. Plus question de retourner à Edimbourg et j'écrivis à Caen pour rappeler que j'étais prêt à reprendre mon poste de surveillant. La réponse revint très vite, positive. Je conçus même, dans mon isolement, le plan de faire le voyage de Caen à Paris le plus souvent possible pendant la prochaine année universitaire. Je préparerai le Diplôme d'Etudes Supérieures, puis les concours et dans deux ans, nous pourrons nous marier, voilà ce qui m'animait et la pensée d'un échec quelconque ne m'effleura même pas !

Le 4 Août, je découvris que c'était la Saint Dominique et j'écrivis me première lettre à Vitrolles, en y joignant quelques photos : la ferme et surtout la photo de moi sur le voilier ! Comment serait-elle perçue ? C'était peut-être un peu prétentieux et sans doute trop osé pour l'époque. Enfin, je reçus une réponse et les lettres s'enchaînèrent, sans me douter que toutes étaient lues par la famille qui veillait sur son enfant de quatorze ans. Lorsqu'arriva le mois de Septembre, nous nous étions mis d'accord pour une rencontre à Paris. Je me revois arrivant sur le quai de la gare Montparnasse dans mon costume trois pièces, certes plus convenable que ma tenue de plage. Dominique et son père m'attendaient et nous nous abordâmes avec réserve, mais avec joie. Arrivés Boulevard Soult, je fus accueilli par la famille. Je retrouvai Didier qui nous avait tant suivi à Saint Julien, puis José avec la gaîté de ses huit ans, puis les parents. Je sentis tout de suite que j'avais là une vraie famille. Je savais désormais l'âge de Dominique mais, curieusement, je ne m'en inquiétais pas, j'étais emporté comme dans un rêve, un rêve qui dure encore, quarante-deux ans plus tard !

La page se tournait : ma vie avait maintenant Dominique pour centre et le Haut-Breil se retrouvait désormais dans l'album des souvenirs d'enfance et d'adolescence. J'avais commencé à construire ma propre vie par un engagement que j'avais choisi ou plutôt qui s'était imposé avec tant de force qu'aujourd'hui encore, j'ai peine à percer le mystère qui nous a conduits l'un vers l'autre, à comprendre pourquoi les parents de Dominique m'ont fait aussitôt confiance et ont accompagné notre cheminement vers le mariage deux années plus tard. En fait, nous étions sans doute sous l'influence d'une bonne étoile …

Les événements qui suivirent s'enchaînèrent tout naturellement. Je réussis la licence en Octobre et je pus me mettre à rédiger un mémoire en vue du diplôme d'études supérieures, sous la direction du Professeur Monod. J'avais choisi de travailler sur la romancière George Eliot et, plus particulièrement, sur la femme à travers ses romans. Chaque semaine, j'allais à Paris par le train et j'étais intégré à la famille et aux amis. Mémée Emma alla même jusqu'à écrire au Maire et au Curé de Saint-Germain pour obtenir une idée précise de la moralité du prétendant que j'étais. La situation était ironique puisque mon père était le Maire et l'Abbé Houdayer un ami de la famille ! c'est alors, en 1960, que nos fiançailles eurent lieu et faillirent mettre un terme à notre bonheur. En effet, sitôt après la fête à Paris, nous nous rendîmes en voiture au Haut-Breil pour y être reçus et pour que les deux familles fassent connaissance. A Mortagne- au- Perche, dans l'Orne, ce fut l'accident. Pour une cause qui demeura mal connue, la voiture quitta la route et s'écrasa contre un arbre. Nous étions sept à

histoire et les pensées d'une enfant, d'une épouse, d'une mère et d'une grand-mère, au fil des années ? Ils découvriront son chemin parcouru depuis son adolescence, son mariage, nos six années à Saumur, l'arrivée des enfants, la reprise de ses études à Nantes, depuis l'examen spécial d'entrée en faculté jusqu'à la maîtrise et au diplôme d'études approfondies qui lui a permis d'exercer le métier de professeur de lettres pour lequel elle se passionne encore aujourd'hui. Ils pourront partager les joies et les peines propres à toute existence et découvrir le cœur de leur mère ou de leur grand-mère. D'autres archives les emmèneront du lycée de Saumur où j'ai pu préparer et réussir l'agrégation, au lycée de la Colinière à Nantes, puis à l'université où j'ai eu la chance d'enseigner ce que j'aimais et d'occuper différents postes en responsabilité . Ils pourront aussi écrire sur nos voyages en Angleterre et ailleurs, sur nos séjours d'enseignement à Detroit aux Etats-Unis. Mais surtout, ils découvriront la famille et la vie à La Chesnaie , notre maison depuis bientôt trente ans. Est-ce encore pour eux le lieu de référence comme Le Haut-Breil l'a été pour moi ?... Le temps va passer et qui sait comment va se tramer la complexité des liens qui unissent la famille. Une chose est certaine, ces liens qui se tissent ne peuvent tenir que si l'enracinement reste vivant, s'il correspond à un véritable sentiment d'appartenance qui aide grandement à affronter l'existence...





Dominique, 1948 -

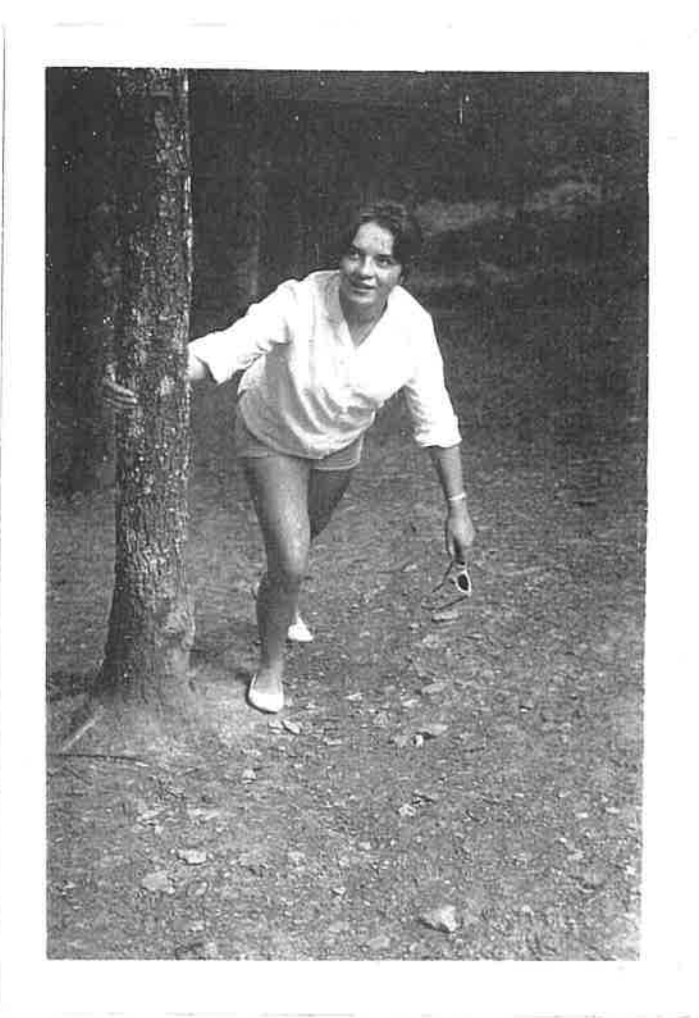
Dominique



Juillet 1959



la rencontre



1960





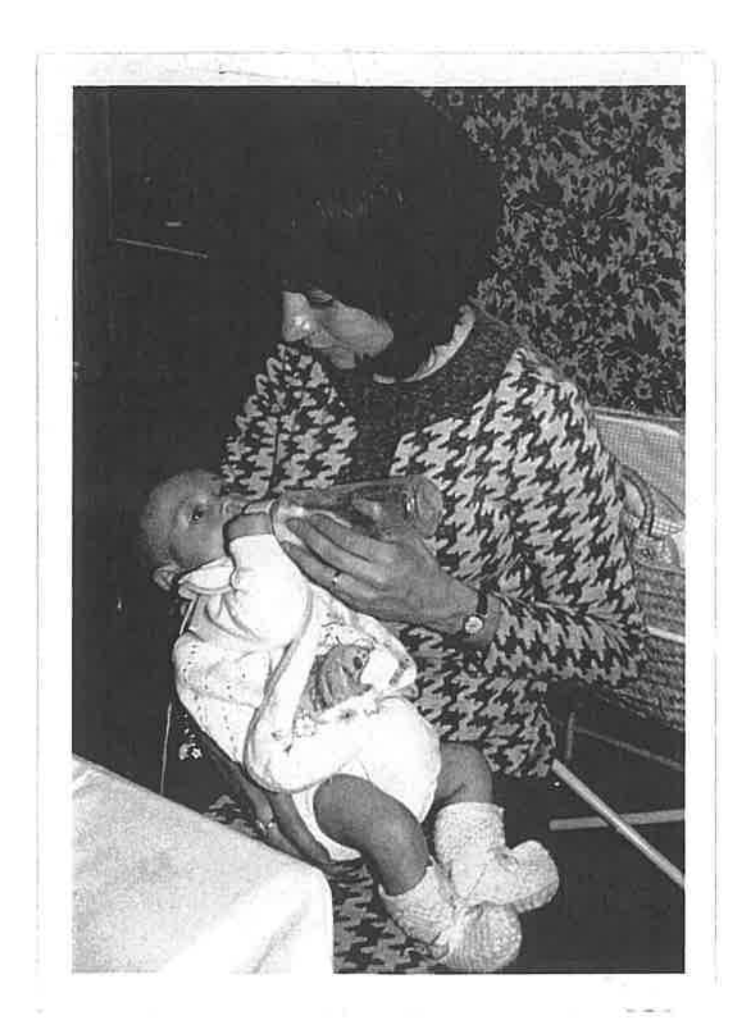
Paris, Octobre 1959



27 Juin 1961



de 1961



à 1969

Dernière feuille d'automne dans le vent des souvenirs

Bourrelier et taupier,
Remouleur et hongreur,
Maréchal-ferrant et charron,
Etalonnier, charretier et vacher,
Bouilleur de cru et tueur de cochons.

Tombereaux, charrettes et carrioles,
Barriques, muids, demi-muids et foudres,
Ecrémeuse et baratte,
Chaudrons et marmites,
Poêles et feux dans la cheminée.

Labourages et semailles,
Fenaisons et moissons,
Battages et assemblées de village
Jambons et chapelets de saucisses aux poutres,
Cidre, « miottées » et pains de quatre livres.

Senteurs paysannes des champs humides,
Odeurs âcres de l'étable et de l'écurie,
Effluves enivrants des tas de pommes et de marc,
Exhalaisons étouffantes des meules de foin,
Parfums poussiéreux des blés fraîchement coupés.

Echos d'un autre monde…

La Chesnaie, 31 octobre 2001.

GENEALOGIE
FAMILLE YVARD
depuis
la fin du 14ème siècle

Cette étude faite en grande partie par Jean-Claude YVARD, professeur à l'université de Bordeaux, retrace la lignée des YVARD établis au Haut-Breil à Saint Germain- sur- Sarthe (anciennement Saint Germain de la Coudre) jusque dans les années I960.

§

Le premier tableau retrace les origines plus lointaines avant la tenue des registres paroissiaux. Elle a été rendue possible par divers documents et études qui rattachent les **YVARD**, par alliance, aux familles **FERQUIN** et **LE ROY** établies à Douillet-le-Joly et Fresnay le Vicomte(aujourd'hui Fresnay-sur-Sarthe). Les **YVARD**, eux, se sont installés dès la fin du 15ème siècle à Saint- Georges et Saint- Paul- le- Gaultier. C'est ainsi qu'un **Guillaume YVARD**, né vers **15I0**, devenu Seigneur du Mesnil en **1535**, a un fils (dont le prénom n'est pas retrouvé) qui est installé à Saint Paul le Gaultier vers **1560**. Le fils de ce dernier, **Edmond YVARD**, né vers les mêmes années, va renforcer, par son mariage avec la fille de **Jehan LE ROY,** la notoriété de la famille liée aux hobereaux et seigneurs de province. Plusieurs descendants jouissent des titres de « sieur », « messire » ou « honorable », dont **Pierre YVARD**, Sieur du Tertre (le petit Tertre des Loges) à Saint Georges. Ce dernier, né vers **1585**, fils **d'Edmond YVARD**, figure dans les régistres paroissiaux et a permis de descendre toute la lignée jusqu'à nos jours, telle qu'elle figure dans le tableau 2.

Le tableau 1 a été établi car il montre comment la branche maternelle, par l'épouse d'**Edmond YVARD**, se trouve liée à l'histoire locale de Douillet et Fresnay, surtout par la position de **Jehan LE ROY**, Bailli de Fresnay, de 1567 à 1572. Le tableau généalogique 1, avec ses illustrations, a été établi d'après les documents suivants :

- J.C. YVARD, *Jehan Le Roy, Bailli de Fresnay le Vicomte,* La Province du Maine, 4 Mars 1992.
- P. MOULARD, *Recherches historiques sur Saint Paul le Gaultier,* 1888.
- A. LE GUICHEUX, *Chroniques de Fresnay-sur-Sarthe*, 1877.
- R.TRIGER, *Etudes historiques sur Douillet-le-Joly,*Mamers, 1884.
- *Registres Paroissiaux* de Saint- Paul et Saint- Georges-le-Gaultier, manuscrits aux Archives départementales du Mans.

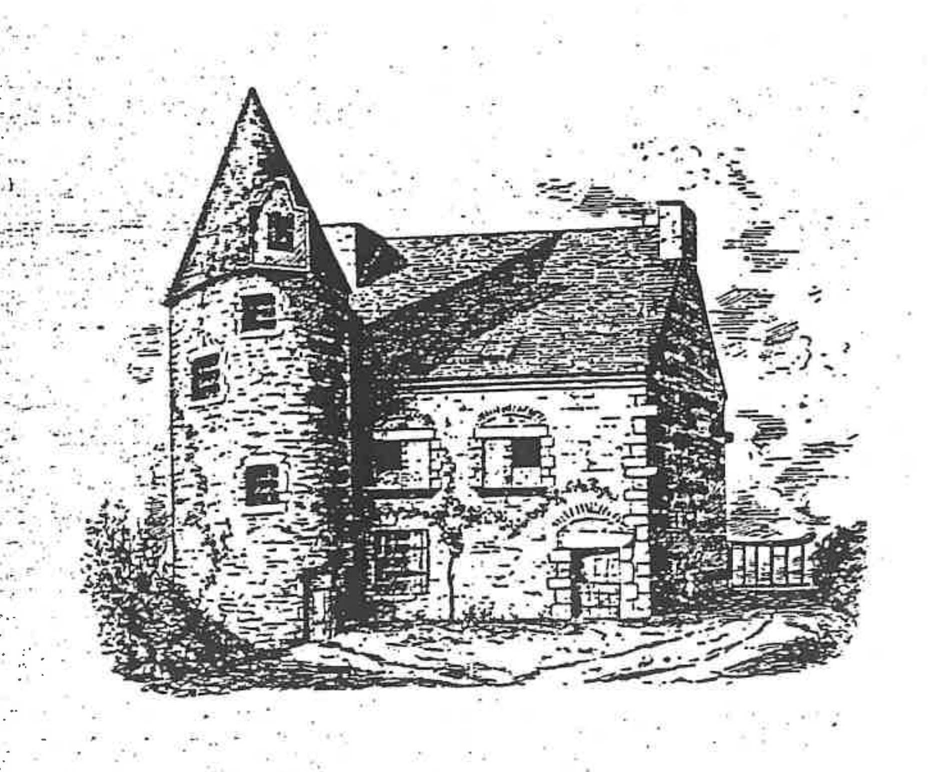
§

Pour l'anecdote, on note la grande stabilité géographique d'une famille typique de la France rurale. Il faut attendre les années 1950 pour voir le premier **YVARD** de cette lignée quitter le périmètre Saint- Georges, Saint- Paul, Douillet, Fresnay, Sougé, Saint-Germain . La majeure partie de cette famille réside encore dans la Sarthe. Les descendants commencent à se disséminer et rendront plus difficile la tâche des généalogistes.

On relève aussi, à la lecture des documents et ouvrages ou articles, des faits intéressants. Par exemple, le frère aîné d'**Edmond YVARD, François YVARD (1570-1663)**, était Procureur-Syndic de la Fabrique de Saint-Paul-le-Gaultier et est mort presque centenaire. Maître(ou Messire, selon les documents) **Jehan LE ROY** était *Licencié es droits* et mourut subitement en **1572**, alors qu'il était Bailli de Fresnay. Les documents nous disent qu'il *« meurt subitement en la ville du Mans où il était allé abjurer la religion huguenote. »* Y-a-t-il eu intervention divine en cette période troublée ? Il avait épousé **Anne REGNAULT,** fille de **Thierry REGNAULT**, bailli de Fresnay jusqu'en **1567.**

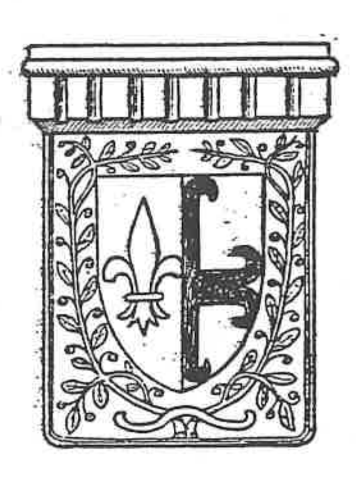
Autre détail, **Jeanne FERQUIN,** dame du Plessis-Breton à Douillet-le-Joly, avait épousé **Jacques LE ROY.** Ce sont les parents de **Jehan LE ROY** et ils ont rebâti le Plessis Breton vers **1534**. On trouve le blason de la famille dans la chapelle du Plessis Breton du bas-côté de l'église de Douillet-le-Joly. Les motifs héraldiques combinent le blason des **LE ROY** (les deux fleurs de lys) et celui des **FERQUIN** (avec la demi-croix ancrée) . Le blason a été

mis dans la chapelle par **Thomas LE ROY** et son épouse **Olive de MORE** en **1589** . **Thomas LE ROY** était le frère de **Jehan LE ROY** .

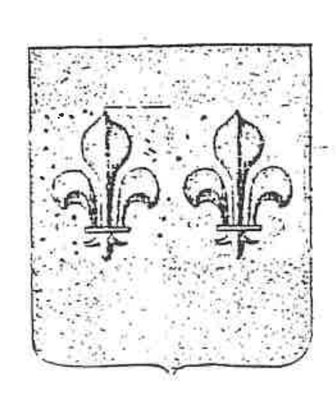


MANOIR DU PLESSIS-BRETON
(extrait de R. TRIGER, 1884).

LE BLASON DES LE ROY
AU MANOIR DU PLESSIS.



ECUSSON
Encastré dans le pignon nord du manoir du Plessis-Breton.
(extrait de R. TRIGER,)
1884.
Blason de Thomas LE ROY / O[illegible] de MORÉ.



Blason
des LE ROY

Colas FERQUIN, Escuier
Seigneur de Saint-Geoges-le-Gaultier
Fin du 14ème siècle

|

Pierre FERQUIN, épouse **Jeanne TRAGIN**
fille unique de **Guillaume TRAGIN**
Seigneur de Douillet-le-Joly, en **I4O9**

|

Jean FERQUIN 1, épouse de **Jeanne DE BREE**
En **1426**

|

Jean FERQUIN 2, épouse **Marguerite de CHEVIGNE**
fille de **Girard de CHEVIGNE** , Escuier
et d'**Isabeau Le COMTE**
Le 18 Juin **145O**

|

Philippe FERQUIN, épouse **ROSE BOUREL** en **149O**
Seigneur de Douillet-le-Joly, du Plessis- Breton et de la Bermondière à Mont-Saint-Jean

|

Jeanne FERQUIN,Dame du Plessis- Breton
épouse vers **1532 Jacques LE ROY** , Seigneur des Valettes, Pays de Bretagne.
Ils rebâtissent le Plessis- Breton vers 1534.

|

Jehan LE ROY, 1533-1572
Licencié es Droits
épouse **Anne REGNAULT**, en **1557**
Bailli de Fresnay-le-Vicomte et Sieur du Tertre à Saint-Georges-le-Gaultier

|

n. **LE ROY**
épouse **Edmond YVARD,** né vers **156O,** à Saint-Paul-le-Gaultier,
petit fils de **Guillaume YVARD,** Seigneur du Mesnil, né vers **1510,**
et fils de *n.* **YVARD** installé à Saint-Paul- le-Gaultier vers **1560**

|

Pierre YVARD, 1585-1634,
Sieur du Tertre en **1625**

Postérité de cette famille **YVARD** en TABLEAU 2.

... / ...

Pierre YVARD 1, Sieur du Tertre (Petit Tertre des Loges)
Né vers **1535** à Saint Georges- le- Gaultier
épouse **Marguerite LANGLOIS (ou L'ANGLOIS)** à Saint-Georges

Edmond YVARD 2 Sieur du Tertre né en **161O** épouse **Jeanne TESTU**	**Marie YVARD** **16O9**	**Pierre YVARD 2** baptisé le **21-4-1621** à Saint-Georges épouse **Yolande LE COMTE** Le **21-6-1646** à Saint-Paul	**Jeanne YVARD** née vers **161I** épouse **Germain DE DOUET**, meunier au Mou lin des Loges en **1632**

Pierre YVARD 3	**André YVARD**	**René YVARD** Né à Saint-Georges épouse le **1-5-1685** à Saint-Georges **Simone LEDUC** De SaintLéonard des Bois	**Marie YVARD 2**	**Jean YVARD**

Louise YVARD	**Thomas YVARD**	**Michel YVARD 1** Né en **1702** à Saint-Georges Laboureur épouse le **4-7-1724**, **Françoise DURAND**	**François YVARD**

Alexandre YVARD	**Michel YVARD 2** baptisé le **12-7-1725** à Saint-Paul Laboureur épouse le **6-4-1751**, **Julienne PROVOST**	**Françoise YVARD**

Michel YVARD Né et décédé en **1753**	**Michel YVARD 3** **1754-1832** baptisé le **22-6-1754** à Saint-Paul Cultivateur épouse **Louise BLOSSIER** décédée le **7-11-18O1** (ou **16 Brumaire an X**) épouse **Anne LAISY** en seconde noce	**Julienne YVARD**

René YVARD
né le **14-10-1800**
(ou **12 Vendémiaire an IX**) à Saint-Paul
Cultivateur à la Boyardière à Saint-Georges
épouse le **12-2-1828** à Saint-Georges
Anne FOUET, née le **27-7-1810**, à Mieucé, Orne

Constant, René, Michel YVARD
né le **6-9-1829** à Saint-Georges
Cultivateur aux Haies à Sougé-le-Ganelon
épouse le **27-1-1857** à Saint-Paul, **Eugénie, Justine PAVARD**
née le **2-4-1834** à Saint-Paul

... / ...

... / ...

Constant YVARD

Jules, Joseph, Michel YVARD
né le **29-7-1862** à Sougé
Cultivateur, ferme du Haut-Breil à Saint- Germain- de- la- Coudre
Maire de la commune de **1903** à sa mort, en **1934**
épouse le **1-12-1898, Joséphine CHEVALLIER**
née à Piacé, Sarthe, le **11-9-1868**,
décédée à Saint-Germain en **1951**

Suzanne YVARD

Jules, Joseph, Fernand YVARD
né le **17-7-1903** à Saint-Germain
Cultivateur, ferme du Haut-Breil à Saint-Germain
Maire de la commune
décédé à Fresnay-sur-Sarthe en **1968**
épouse en **1929, Jeanne, Micheline PELEYRAS** à Piacé
née à La Chapelle-la-Reine, Seine et Marne, le **23-11-1906**
décédée à Fresnay-sur-Sarthe en **1965**
• *(voir la généalogie des **PELEYRAS/ DROUOT**)*

Michel YVARD **Jules YVARD** **Pierre, Marcel, Jean YVARD** **Jacqueline YVARD**

né le **29-10-34** à Saint Germain
Professeur d'anglais à l'université de Nantes
Doyen de la Faculté des Lettres et Vice-Président de l'Université
épouse le **26-6-1961, Marie-Dominique LEANDRI** , à Paris 12è
née à Paris, 14è, le **3-3-1945**
Professeur de lettres et histoire de l'art
au Cours pour Etrangers de l'Université de Nantes
fille de Dominique **LEANDRI**, né à Bastia (Corse) le **9-4-1921**
et de Elizabeth **MERLAN**, née à Clamart le **28-2-1922**
demeurent à La Chapelle-sur-Erdre, Loire-Atlantique

Nathalie, Marie-Josée YVARD
née le **6-6-1963** à Saumur
Professeur d'anglais
épouse **Richard AVERTY** en 1992
demeurent à Nantes

Mathias AVERTY
né le **14-12-1992**

Marc, Serge YVARD
né le **23-1-1967** à Saumur
Journaliste-Reporter- Image F.R.3
épouse **Béatrice PERRON** en **1999**
demeurent au Mans .

Clara YVARD
née le **14-6-1996**

Muriel, Geneviève YVARD
née le **14-8-1969** à Guérande
Assistante ADECCO
épouse **Alain SIMONNEAUX**
en **I996**
demeurent à Nort-sur-Erdre

Mathilde et Antoine SIMONNEAUX
nés le **29-9-I995** et le **31-3-1998**

LA CASSURE

§

Une longue lignée de propriétaires terriens s'éteint donc dès le début des années 1960, avec la famille YVARD-PELEYRAS . Ceci est dû, certes à l'évolution de la société et, comme nous l'avons dit, à l'irréversible mouvement qui a marqué la fin de la France rurale dès les années 1950 . La ferme du Haut-Breil (Haut-Bray) a pourtant été l'objet de reportages dans la presse locale comme étant une ferme modèle, avec sa cidrerie, son élevage normand sélectionné, et sa porcherie, mais la vente du cidre avait baissé et celle des porcs était trop fluctuante. Vers la fin des années cinquante, la situation financière du Haut-Breil était déjà désastreuse. Au lieu de stopper l'hémorragie, notre père, grand-père ou arrière-grand-père, s'est laissé submerger par des dettes accumulées auprès des notaires et, en 1961-62, la ferme et toutes ses dépendances ont été vendues aux enchères à la bougie . Le fruit de la vente n'a qu'à peine couvert le montant des dettes et l'achat d'une grande maison avec parc, Avenue Victor Hugo, à Fresnay-sur-Sarthe . Cette maison a été immédiatement l'objet d'une hypothèque et, quelques années plus tard, est passée aux mains d'un cabinet de notaires qui l'occupent encore aujourd'hui. Le patrimoine de cette lignée des YVARD a totalement disparu ces années-là . On peut encore voir la ferme du Haut-Breil dont il ne reste que des bâtiments plus ou moins entretenus et qui a été privée de toutes les terres alentour : cinquante-trois hectares d'herbages et de champs cultivés d'un seul tenant, auxquels il faut ajouter une quinzaine d'hectares sur une autre partie de la commune de Saint-Germain. Un gâchis, une cassure, la fin d'un héritage et de toute une culture pourtant solidement enracinée !

Cette cassure et ses conséquences auraient pu être évitées si l'on examine le fait que Jules YVARD, le premier, né à Sougé-le-Ganelon en 1862, avait légué la ferme du Haut-Breil à son fils, Jules, et la ferme voisine du Bas-Bray à sa fille Suzanne YVARD, épouse Robert JULIENNE. Cette dernière ferme a fructifié et reste encore aujourd'hui au sein de la famille JULIENNE qui, cependant, ne l'exploite plus directement. Alors, pourquoi une telle chute au Haut-Breil ? Les mauvaises affaires n'expliquent, ou plutôt, ne justifient pas tout. Il faut parler de notre ancêtre Jules et de sa personnalité pour comprendre l'effondrement.

Tout d'abord, mes souvenirs précis me renvoient l'image d'un personnage plus que d'un père. Avec le recul et la distance qu'impose le temps qui passe, on peut dire qu'il est l'exemple type d'une personnalité en porte à faux avec son métier et avec son temps, on peut même dire qu'il était en avance sur son temps. Il a reçu une éducation bourgeoise au collège de Mamers, jusqu'à l'âge d'environ 16 ans et on raconte qu'enfant, il déclara qu'il voulait être châtelain. Est-ce la lointaine ascendance de hobereaux de province qui l'animait ainsi ? Toujours est-il qu'il ne s'est jamais satisfait des travaux de la ferme reçue en héritage. Enfant gâté sans doute, surtout par sa mère, il mène la vie de dilettante d'un petit seigneur . Il rencontre Jeanne Micheline Peleyras, fille de percepteur à Piacé. Ce n'est pas une fermière, mais une bourgeoise et cela convient à ses aspirations plus urbaines d'une existence en dehors des simples limites territoriales d'une ferme, si prospère soit elle. L'ironie montrera que c'est cette petite bourgeoise réservée, voire secrète, qui fera marcher cette ferme jusqu'au bout, pendant que son mari cherchera, en une quête insatiable, à ouvrir son horizon au détriment des intérêts immédiats liés à la gestion quotidienne du Haut-Breil.

La fiche nécrologique montre ses activités et illustre son image d'homme public. Elle prouve aussi que l'intelligence, qui ne signifie pas toujours la clairvoyance, ne lui faisait pas défaut. Il est évident que toutes ses activités annexes, devenues principales pour lui, coûtaient sans doute assez cher. En outre, ce que n'indique pas l'article de le presse locale à sa mort, en 1968, ce sont deux autres facettes du personnage qui, en dépit de leur intérêt, le mèneront à la ruine de son (de notre ?) patrimoine.

Tout d'abord, il aimait fréquenter « les grands ». La chasse et la petite meute qu'il entretenait n'avait d'autre but que de rassembler autour de sa personne, préfet, sous-préfet, conseiller général, directeur de banque ou industriels, de briller dans des repas que ma pauvre mère, totalement soumise, préparait et servait. Je me souviens de ces rassemblements que nous regardions de loin. La famille était pour lui un autre monde que le sien propre. Il aimait ces fréquentations qui répondaient aux aspirations d'un esprit toujours en quête de nouveau savoir. En y repensant, je me rends compte que cet esprit devait être sans cesse en ébullition . Très tôt, il se lança dans des inventions qu'il faisait breveter et qui révèlent maintenant ce côté homme moderne en décalage avec son époque. J'ai gardé les documents sur l'équipement de la cidrerie et de la porcherie modernes, sur une nouvelle conception de ruche, sur *la Vitamina Normande*, farine pour le bétail, sur les *filtres YVARD* à cidre, sur les semelles *hygiena* contre la sueur, sur les équipements d'urinoirs *l'Eau-tomatic,* pour économiser l'eau dans les toilettes publiques. On y découvre une réel sens de la publicité (et non de la réclame), une note écologiste

avant l'heure et, surtout, un génie inventif au-dessus du niveau du concours Lepine. Malheureusement, ces brevets mal exploités ont englouti des sommes considérables, tout cela à cause d'un individualisme forcené qui faisait considérer à mon père qu'il était le seul à pouvoir gérer l'exploitation de ses inventions. En dépit d'un certain succès pour certaines, les opérations successives sont vite tombées en désuétude par manque de suivi et de conseils éclairés. Nous dirions aujourd'hui que le marketing n'était pas à la mesure de la gestion. En outre, jamais il n'aurait accepté que ses enfants participent activement à l'entreprise.

Ma Mère se retrouva donc seule pour tenter de sauver ce qui restait de solide, c'est à dire la ferme du Haut-Breil. Lorsque les affaires devinrent catastrophiques, nous étions quatre enfants à travailler à la maison, tous ont dû partir peu à peu, avec toutes les difficultés de reclassement que cela suppose. Chacun a pu se refaire une situation. Seule ma mère, usée par tant de déconvenues, est restée en femme digne, toujours discrète et pieuse, aux côtés de mon père, avant de mourir d'épuisement sans jamais s'être confiée à ses enfants. Il est vrai que de leur côté, ils n'avaient jamais été habitués aux élans affectifs qui peuvent pourtant contribuer à dénouer des situations complexes. C'est bien une cassure définitive qui s'est produite dans la généalogie des YVARD lors de cette vente dans une étude sombre de notaire.

A partir de là, la mobilité s'est introduite, les professions ont changé, les descendants actuels ont essaimé en dehors des limites du canton qui avait été le leur pendant six siècles. Ces changements se seraient sûrement produits de toute manière, mais ils ont, dans notre cas, été précipités.

Généalogie par la branche maternelle des YVARD : origines de Jeanne, Micheline PELEYRAS, épouse de Jules, Joseph, Fernand YVARD au Haut-Breil à Saint-Germain-sur-Sarthe.

§

PELEYRAS Charles - COUSLAUD Quintienne
1 enfant
(vers 1700)

PELEYRAS Blaise 1 - RAMBAUD Hélène
né le 7-7-1731
mort en 1811
à St Clément de Regnat 5 enfants
Puy de Dôme
Cultivateur

PELEYRAS Jean 1 - GRIMAUD Magdeleine
né le 2-11-1760
mort le 8-1823
à St Clément de Regnat (1 enfant)
Cultivateur

PELEYRAS BLAISE 2 - ROLLIN Marie
né le 16-11-1803
à Randan, Puy de Dôme
Cultivateur
morte en 1835
à St Clément de Regnat
(1 enfant)

PELEYRAS Jean 2 - POULANGE Françoise
Né le 4-3-1838
née le 7-7-1842
à St Clément de Regnat
mort en 1875 à Bussières et (3 enfants)
Pruns, Puy de Dôme
Cultivateur

PELEYRAS Jean-Michel - DROUOT Hélène Camille
né le 19-8-1875
à Bussières et Pruns
mort à Saint-Calais, Sarthe
le 13-3-1948
Percepteur
née le 31-8-1886
à La Chapelle-la-Reine
Seine et Marne
morte à Saint-Calais, Sarthe
le 27-7-1976
(3 enfants)

PELEYRAS Jeanne- Micheline
Epouse **Jules, Joseph Fernand YVARD**
en 1929

- *Voir la généalogie des YVARD, tableau 2*

Généalogie d'Hélène, Camille DROUOT, mère de Jeanne Micheline YVARD , épouse de Jules Joseph, Fernand YVARD au Haut-Breil à Saint-Germain-sur-Sarthe

§

DROUOT Balthazar - **MICHELET Françoise**
vers 1800
(1 enfant)

DROUOT Arsène, Rémy - **HEBERT Alphonsine, Zélie**
né en 1828 à Malincourt
née en 1828
Vosges
mort le 7-10-1885
à La Chapelle-la-Reine (1 enfant)
Seine et Marne
Gendarme à cheval

DROUOT Arsène, Alphonse - **TARTINVILLE Louise, Adèle**
né le 19-5-1869
à Melun, Seine et Marne
mort le 4-5-1888 (2 enfants)
à La Chapelle-la Reine
née le 8-2-1863
à Châtillon-s-Loire, Loiret
morte le 8-11-1950
à Saint-Calais, Sarthe
Aubergiste

DROUOT Hélène, Camille
épouse de **Jean Michel PELEYRAS** et mère de **Jeanne Micheline YVARD**, épouse de **Jules YVARD**

- *Voir la généalogie des PELEYRAS, tableau 3 et des YVARD, tableau 2*



\- 1933 -

Jeanne Micheline YVARD - PELEYRAS
Michel YVARD

Grand mère Louise DROUOT
Jules YVARD

Jules YVARD et Josephine YVARD CHEVALLIER



\- 1920 -

Famille PELEYRAS - DROUOT
Simon, Fernand et Jeanne-Micheline PELEYRAS - YVARD